



Rémi Laureillard  
Une fée  
sans baguette

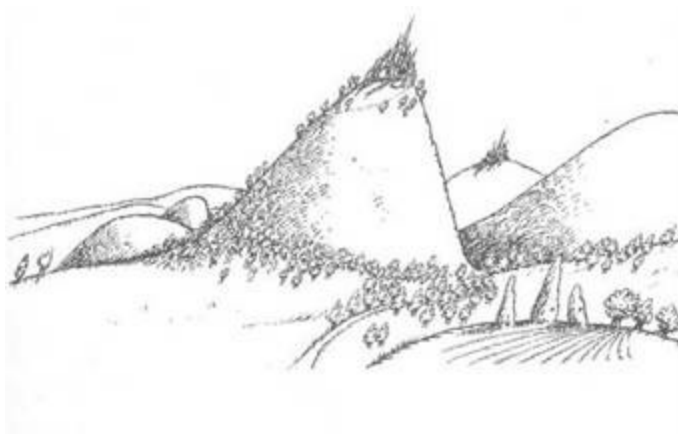


folio  
junior

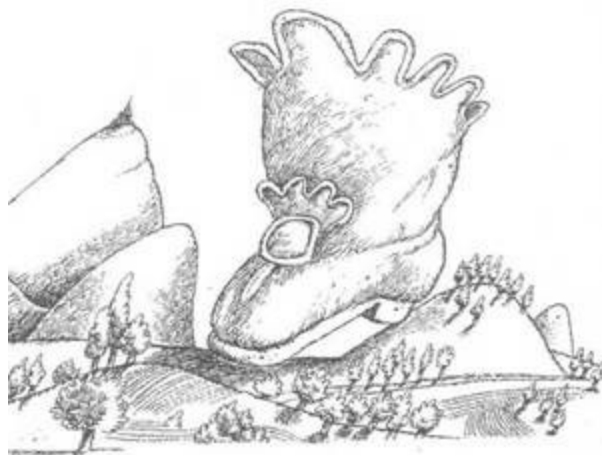
Tout le monde est magique

Rémi Laureillard

## Une fée sans baguette



Suite de Fred le nain et Maho le géant



# Illustrations de Morgan



Gallimard  
folio junior

# Première partie

## Le festin de lune



# Chapitre I

Te rappelles-tu comment on parvient au pays de Fred le nain ? C'est un long voyage et il ne faut surtout pas te tromper de monture !

De grand matin, au dernier croissant de lune, tu partiras vers l'est ; après sept jours de marche tu découvriras, au milieu d'une forêt, un cheval brun à la selle d'argent (là est la seule vraie difficulté : car si par malheur tu le confondais avec un cheval noir au caparaçon vermeil, tu irais tout droit chez les terribles Zerlus !!! Cheval noir, cheval brun, il semble facile de les distinguer : et pourtant, ce n'est pas toujours bien clair...). Enfin, après une chevauchée de trois fois douze jours, tu parviendras aux rives d'un grand lac où attend une barque très légère, faite de simple roseau tendu de toile imperméable bleue. Tu peux y monter sans crainte, et la barque, tirée par Huch, le vieux saumon, te déposera non loin du palais de la fée Lihi...

Et maintenant, voici la suite de l'histoire de Fred le nain et Maho le géant :

Le lendemain du jour où Maho le géant fit son apparition dans le pays, Fred le nain sortit de sa maisonnette dès le lever du soleil, comme à l'accoutumée. Il ne faisait pas encore très chaud et Fred commença aussitôt sa gymnastique matinale.

« Je n'aime pas changer mes habitudes, se disait le nain en sautillant sur place. Même l'arrivée d'un géant ne doit pas m'empêcher de faire mes exercices. »

Et il se mit à trotter sur l'herbe humide de rosée, parmi les fleurs aux corolles étincelantes.

Comme il gambadait ainsi dans la clairière, Ramis le renard s'en vint d'un petit air guilleret et entama une série de saluts compliqués et très drôles.

— Bonjour, bonjour, cher président ! fit-il de sa voix la plus aimable. Quel plaisir et quel honneur pour moi ! Ma première rencontre du matin...



— Je ne suis plus président, s'écria Fred, sans cesser de faire ses cabrioles. Et il ajouta : — Il n'est plus nécessaire de tenir un conseil des habitants du pays, puisque le danger est écarté et que Maho le géant est notre ami.

— Comme toujours, vous êtes trop modeste ! repartit Ramis en inclinant de nouveau sa tête au fin museau. Mais en vérité, c'est vous, notre chef à tous ! Ne dit-on pas en parlant de nos montagnes, de nos forêts, de nos clairières : le Pays de Fred le nain ? Je ne mentais donc pas en vous appelant « président » !

Fred, plus flatté qu'il ne le montrait, voulut exécuter un saut périlleux parfait, pour couper court à cette conversation.

Il resta un instant immobile, prit son élan, culbuta en l'air, dans un rayon de soleil. Mais il retomba brutalement sur son derrière et mouilla ses habits.

— Ah mon ami ! fit le renard en accourant. Auriez-vous quelque mal ?

Il s'affairait d'un air navré auprès du nain, époussetait ses gouttes d'eau d'un revers de patte et lui proposait son aide pour se relever.

Exaspéré, Fred bondit sur ses pieds, salua rapidement Ramis et rentra dans sa maisonnette.

Mina, sa femme, devina bien en voyant sa figure chagrine et ses vêtements humides ce qui était arrivé. Mais elle ne dit rien. Elle l'installa près du poêle pour qu'il sèche vite et prenne un bon petit déjeuner réconfortant avec les enfants.

Les cinq garçons, Fréda, Frédé, Frédi, Frédo et Frédu, s'asseyaient bruyamment autour de la table, en se bousculant et en riant. Seule Miny, leur petite sœur, ne venait pas comme les autres jours se suspendre à la veste de son père, pour qu'il lui fasse un câlin.

— Où est Miny ? demanda Fred à la cantonade.

Mina, qui apportait le lait chaud, regarda autour d'elle avec inquiétude. On appela sans succès. Chacun se mit aux recherches. Miny était si petite qu'elle passait par le trou d'une souris.

— C'est insupportable, grondait le père, cette enfant n'en fait qu'à sa tête et s'en va sans permission...

— Et sans même prendre son petit déjeuner ! ajouta la maman d'une voix désolée.

On chercha, on fouilla, on remua tout. Mais il était clair que Miny avait quitté la maison.

# Chapitre II

À la vérité, Miny, unique fille de Fred le nain et de Mina, avait un caractère très indépendant. Ce n'était pas la première fois qu'elle sortait ainsi la nuit, en cachette de tous. D'ordinaire, ces petites excursions secrètes la menaient dans la forêt, où elle retrouvait de nombreux amis, dont la taille menue, assortie à la sienne, et les habitudes de vie furtive lui convenaient à merveille.

C'est ainsi qu'elle connaissait toute une famille de mulots, qu'on appelle aussi « souris des bois » (et qu'on ne doit pas confondre avec les campagnols, qui sont les « souris des champs »). Miny aimait beaucoup le roi des mulots, nommé Mur, dont les yeux vifs et proéminents reflétaient beaucoup de sagesse et une grande expérience des petites choses et des petits êtres. Dans ce monde minuscule, Miny était entourée et fêtée. On saluait chacune de ses venues par des danses, des farandoles et de grands repas chaleureux et joyeux ; pour cela, Mur allait chercher au fond d'immenses resserres souterraines les faines et les glands amassés en prodigieuse quantité. Mais ce que Miny préférait, c'étaient de succulentes noisettes parfumées et sucrées, dont elle raffolait.

Parfois Mur le mulot, averti par ses sens toujours en éveil, donnait l'alarme à sa nombreuse famille et poussait femmes, enfants et parents au fond des abris ; il avait perçu le vol bas, lourd et silencieux du père Ulu, qui surgissait toujours à l'improviste, jetant l'effroi parmi le petit peuple. Car pour les mulots, le hibou est un redoutable prédateur, et, durant toute son attaque, ils doivent rester terrés dans des trous, hors de portée des serres et du bec du vieil oiseau de nuit. Souvent, quand l'alerte se prolongeait, Mur le mulot entonnait d'une voix aiguë et plaintive le *Chant des Souris des Bois*, et cette mélodie aux accents traînants rendait Miny mélancolique, car elle imaginait la vie sans cesse menacée de ses humbles amis.

Une nuit, il arriva même que la petite fille dut sauver les mulots d'une soudaine attaque du vieux rapace. Mur avait averti trop tard les siens et Ulu était là, prêt à fondre sur ses victimes innocentes. C'est alors que Miny, qui avait compris en un instant le terrible danger, leva son poing minuscule vers le hibou, en criant :

— Va-t'en, Ulu ! Si tu touches à un seul de mes amis, il t'en coûtera cher !

Le ton de cette voix si fluette était extraordinaire de courage et de force. Certes le gros oiseau de proie aurait pu d'un seul coup de bec avaler la petite fille. Mais Miny était tellement décidée, elle affrontait si bravement l'ennemi et défendait avec tant de vaillance la grande famille des mulots, qu'Ulu battit en retraite ; il s'éleva dans un grand froissement de ses ailes déployées, sans dire un seul mot. Le vieux hibou avait rencontré là une volonté plus forte que la sienne.

La fille de Fred le nain rendait donc souvent visite à Mur le mulot et aux siens. Elle entreprit même d'apprendre à lire à ses petits amis, dont les yeux saillants brillaient d'intelligence. Il faut dire que Miny, qui aimait beaucoup la fée Lihi, sa bonne marraine, voulait toujours l'imiter et adorait jouer à l'école, en tenant le rôle de la maîtresse. Avec ses frères, c'était là son passe-temps préféré. Aussi disposa-t-elle Mur et toute sa famille dans une clairière, au pied d'un tilleul, comme on aligne les élèves d'une classe, puis elle se mit à tracer dans l'écorce tendre du tronc les lettres de l'alphabet.

Pour les lettres – voyelles et consonnes – tout alla bien. Mur, qui était le plus attentif, apprit sans



peine tout l'alphabet. Mais, quand Miny voulut écrire des syllabes et des mots, rien n'y fit : ni son obstination, ni sa patience, ni même ses colères ne purent obtenir que les mulots fissent le moindre progrès.

— Enfin Mur ! disait souvent la petite fille au mulot tout contrit, tu as pourtant compris ce que je vous ai expliqué ! Si toi et les tiens, vous vous appliquez suffisamment, vous pourrez ensuite profiter de toutes les merveilles qu'on découvre dans les livres. Vous pourrez vous glisser sans peine dans la bibliothèque de ma marraine, la fée Lihi, et y lire de magnifiques ouvrages, pleins d'histoires et de récits fabuleux, où l'on voit comme le monde est vaste et intéressant !

Alors Mur baissait chaque fois un peu plus la tête et répondait :

— Tu es pour nous une amie fidèle et une maîtresse dévouée, Miny. Mais ta peine est inutile. Jamais nous ne saurons lire. Ce n'est pas mauvaise volonté de notre part. Mais nous autres, mulots, sommes trop différents de toi, et dans nos têtes la lecture ne peut pas entrer.

Et Mur le mulot fermait un instant ses bons gros yeux si vifs.

Longtemps Miny ne voulut rien entendre, déconcertée par cette résistance à laquelle elle ne s'attendait pas. À la fin, elle se fit silencieuse et pensive. Elle réfléchit, des semaines durant, sur les souris et les nains, trouvant inexplicable que les êtres fussent si divers et que le monde fût si loin d'être unanime, c'est-à-dire peuplé d'esprits semblables. Elle finit par se résigner à cette étrangeté et par admettre que les mulots ne sauraient jamais lire. Mais il lui en resta comme un peu d'étonnement triste. Elle en aima davantage encore ses amis les mulots, sans plus chercher à leur enseigner quoi que ce fût, ni à plus jamais rien écrire sur le tronc tendre des tilleuls.

Mais cette nuit-là, qui suivit l'arrivée de Maho, ce n'est pas chez Mur et les siens que s'en était allée la petite fille, tandis que dormaient paisiblement ses parents et ses frères dans la maisonnette, à la lisière de la grande forêt.

# Chapitre III

Il y avait bien d'autres habitants des bois que Miny aimait retrouver la nuit, à l'insu de tous.

Souvent elle rencontrait, venant des rives du lac, des bandes joyeuses de feux follets, qui l'entouraient et l'entraînaient dans des rondes échevelées. Ces bizarres apparitions, ces flammèches dansantes, ces rires sans bouches ni visages, avaient d'abord effrayé la petite fille. Personne ne savait bien, au pays de Fred le nain, qui étaient les feux follets, et on évitait même d'aborder le sujet. Seul le père Ulu avait pu, au cours de ses chasses nocturnes, les observer longuement, et, comme il était fort savant, il avait fait son opinion sur la nature de ces êtres mi-esprits, mi-lutins. Mais il en avait gardé le secret, comme à son habitude, et n'avait rien dévoilé de ses conclusions.



Miny s'était peu à peu habituée aux manières étranges des feux follets, et, comme elle ne les avait jamais importunés par d'agaçantes questions sur leur existence, ils l'avaient vite adoptée parmi eux. Ils l'emmenaient dans des expéditions fantasmagoriques, tout près des roseaux et des aulnes qui bordent le

lac en certains endroits, ou parmi les troncs des vieux arbres centenaires qui font les hautes futaies. Comme ils avaient un caractère malicieux, ils aimaient jouer des tours et s'acharnaient tout particulièrement sur Sylvain, le gnome noir à la force prodigieuse, qui était un personnage fruste et très craintif.

Ainsi, par des nuits sans lune, les feux follets se glissaient dans la hutte où dormait le gnome et le réveillaient en sursaut par leur agitation désordonnée, leurs soubresauts et leurs rires. Le pauvre Sylvain croyait qu'ils voulaient enflammer sa paille ou même incendier son logis.

— Pourquoi tourmentez-vous ainsi le gnome ? demanda une fois Miny, qui avait pitié de Sylvain.

Mais elle n'obtint pas de réponse. Les feux follets couraient, sautaient, virevoltaient en un incessant tourbillon, si bien que le malheureux, épouvanté, finit par s'enfuir à toutes jambes, laissant les lutins et leur amie maîtres de la place. Alors l'un d'eux s'approcha de la petite fille et lui déclara d'une voix enfin sérieuse :

— Toi, tu aimes les eaux, tu aimes les arbres, tu aimes les esprits, tu aimes les animaux, tu aimes les tiens, alors nous t'aimons...

« Mais lui, c'est un BÛCHERON !!!

Miny n'obtint pas d'autre éclaircissement. Pourtant, elle aurait voulu discuter, expliquer qu'un bûcheron ne fait pas toujours le mal, qu'il aide les jeunes baliveaux à grandir, en abattant les vieux troncs, et qu'il faut bien quelqu'un pour mettre un peu d'ordre dans les bois. Mais elle reconnaissait aussi que le bruit aigre d'une scie ou les coups sourds d'une cognée signifient toujours la mort d'un arbre et font comme un long deuil silencieux parmi les êtres de la forêt.

Peu de temps avant l'arrivée de Maho le géant, la petite fille voulut organiser une grande réunion entre ses amis les mulots et ses amis les feux follets. Elle se dit qu'une telle rencontre ne pouvait pas s'improviser et qu'il fallait y bien préparer les uns et les autres.

— Cher Mur, dit-elle au mulot qui la regardait de ses gros yeux bien éveillés, tu comprends que je vous aime beaucoup et que j'aime aussi les feux follets. Quand vous vous connaîtrez, vous vous apprécierez et vous estimerez les uns les autres. Petit à petit des liens d'amitié vous uniront et alors nous pourrons fêter tous ensemble la grande entente des lutins des eaux et des souris des bois.

Et Miny sautait de joie en pensant à cette belle fraternité que l'on célébrerait autour d'un festin de douces noisettes parfumées. Mur le mulot accepta aussitôt le projet.

Puis ce fut au tour des feux follets d'être harangués :

— Vous êtes les joyeux esprits des eaux, des marais et des oseraies, leur dit la minuscule fillette de sa petite voix claironnante, voulez-vous connaître le peuple des mulots, qui sont les habitants des bois et qui vivent sous la terre ?

— Oui, oh oui ! Oui ! Oui ! s'écrièrent les feux follets et, sans laisser Miny continuer, ils commencèrent une vive sarabande, si allègre que la petite fille se laissa emporter par la folle ronde, au milieu des rires et des cris de joie.

Enfin arriva la nuit de la rencontre. Miny était venue fort en avance chez les mulots et on attendit ensemble la visite des feux follets...

Soudain une flammèche apparut, puis deux, puis dix, et une ronde effrénée de flammes vivantes vint entourer d'un cercle trépidant la grande famille des souris des bois. C'était la façon des feux follets de saluer leurs « nouveaux amis ».

L'effet fut catastrophique. Terrorisés par cette extraordinaire agitation, les mulots, sur un cri de Mur, se jetèrent dans leurs abris souterrains d'où ils ne voulurent plus ressortir.

Et longtemps après le départ des lutins, on entendit Mur le mulot entonner de sa voix aiguë et

plaintive le *Chant des Souris des Bois*, comme au plus fort des alertes, quand son peuple tremblait sous la menace du rapace.

Miny, l'enfant de Fred le nain, fut bien attristée par cette issue désastreuse. « Comment est-il possible, se demandait-elle, que mes amis ne puissent s'entendre ? Dans ma tête tout le monde est heureux et vit en bonne harmonie, tout y est simple, clair et uni, tandis que dans la réalité, les êtres et les choses ne se connaissent pas et tout est éparpillé... »

Et plus l'enfant réfléchissait, plus elle se désolait, si bien que deux gouttes d'eau perlèrent à ses paupières. C'étaient sûrement les larmes les plus petites qu'on ait jamais vues.

Cependant, durant la nuit qui suivit l'arrivée de Maho le géant, ce n'est pas chez les feux follets que Miny s'en était allée, alors que dormaient tranquillement ses parents et ses frères dans la maisonnette, à l'orée des grands bois.

# Chapitre IV

Vers minuit, la petite fille avait ouvert les yeux dans son lit. Un rayon de lune entra par le trou du volet en forme de cœur et l'avait réveillée.

Elle resta un moment à l'écoute, entendit la paisible respiration de ses frères, perçut par la fenêtre ouverte des appels rares et stridents venus des bois, crut même reconnaître le hullement lointain du hibou. Elle se leva sans faire de bruit, s'habilla rapidement et ouvrit le joli sac de cuir blanc que Maho lui avait offert. Elle y prit le peigne d'écaille, la brosse à cheveux en soies de sanglier et se coiffa devant le petit miroir d'argent, à la lumière de la lune. Puis elle sortit de la maisonnette, en empruntant un passage qu'elle connaissait bien, car c'était Mur le mulot qui, à sa demande, l'avait secrètement creusé à l'angle du plancher.

Alors Miny partit d'un pas décidé en direction de la montagne. Elle voulait voir le géant et lui parler.

La nuit était extraordinaire. Une grosse lune ronde illuminait tout le paysage, donnant aux arbres et aux herbes une blancheur inhabituelle. Miny se frayait un passage parmi les fleurs endormies aux corolles bien closes et elle entendait parfois, en prêtant l'oreille, ce mystérieux chuchotement que font les plantes et les choses, quand elles rêvent. En plusieurs endroits il lui fallut franchir de petits ruisseaux, tout brillants comme de l'argent liquide, dans les creux desquels somnolaient les grenouilles et les truites. Elle sautait de caillou en caillou avec adresse et légèreté. Elle était heureuse et un peu grisée par l'heure, par la lune, par les odeurs de la nuit et par la douce brise, qui soupirait de temps en temps dans les branches des grands arbres. Elle n'avait pas peur du tout.

Une fois pourtant, elle fut bien surprise par le coassement soudain d'un gros crapaud, qu'elle avait dérangé dans son sommeil. Il lança deux notes de cristal si sonores qu'elle s'enfuit de là et courut de toute la vitesse de ses petites jambes.

Enfin elle découvrit le géant.

Il n'avait pas bougé depuis la veille. Toujours adossé à la pente herbue de la montagne, il ne dormait pas et semblait regarder avec la plus vive attention un spectacle fort curieux du côté du palais de la fée Lihî.

Il se pencha même en avant pour mieux voir...

Debout à la lisière de la forêt, Miny ne savait comment avertir le géant de sa présence. Elle eut une idée. Prenant le petit miroir d'argent, que Maho lui avait donné, elle le plaça obliquement face à la lune et réfléchit un rayon qui vint frapper un des yeux du géant. Étonné, Maho tourna son regard vers le minuscule objet qui brillait si fort. Miny cacha et dévoila trois fois de suite la glace, de sorte qu'on ne pouvait s'y tromper : c'était un signal. Maho prit sa grande loupe et finit par distinguer la petite fille de Fred le nain, qu'il saisit avec une infinie délicatesse entre ses doigts, pour l'approcher de son visage.

— Encore une qui ne veut pas dormir ! chuchota le géant. Comment n'es-tu pas au lit à cette heure ?

La voix de Maho ne grondait pas. Il parlait affectueusement à la petite fille et semblait même approuver en secret son escapade nocturne.

— La fée Lihî, ta marraine, continua-t-il, ne peut dormir non plus. Je l'observais sur le balcon de son palais. Elle parlait toute seule en se penchant au-dessus du lac. En vérité, la pleine lune a peut-

être rendu Lihî somnambule !

À cette idée, Maho se mit à rire sans méchanceté, si bien que la terre en frémit et que, dans la maisonnette de Fred le nain, les dormeurs se retournèrent dans leurs lits.

— Maho, fit Miny d'un ton clair et joyeux, je voudrais être ton amie et que nous fassions ensemble beaucoup de choses.

— Tu es déjà mon amie et, pour te le prouver, je vais partager avec toi mon repas de lune.

— Manger de la lune ? Mais elle est beaucoup trop grosse pour moi et je ne suis pas assez grande pour l'atteindre !

— Ce n'est pas la lune que nous allons partager. Elle est trop loin pour moi aussi et je ne pourrais pas la toucher...

— Même en te mettant sur la pointe des pieds ? demanda Miny, qui pensait que rien n'était vraiment impossible au géant.

— Même sur la pointe des pieds. Maintenant, regarde bien ce que je vais faire. Cela demande un certain tour de main.

Maho se tourna vers la lune, resta un moment immobile, puis d'un mouvement preste du poignet il attrapa trois beaux rayons, qui faisaient comme des fuseaux d'or pâle entre ses doigts.

La petite fille applaudit avec enthousiasme. Le géant lui tendit un rayon, qu'elle suçà d'abord par le bout, puis qu'elle croqua à belles dents, car le goût en était vraiment délicieux.

— À moi ! déclara-t-elle, quand elle eut fini. Je vais essayer d'en prendre à mon tour.

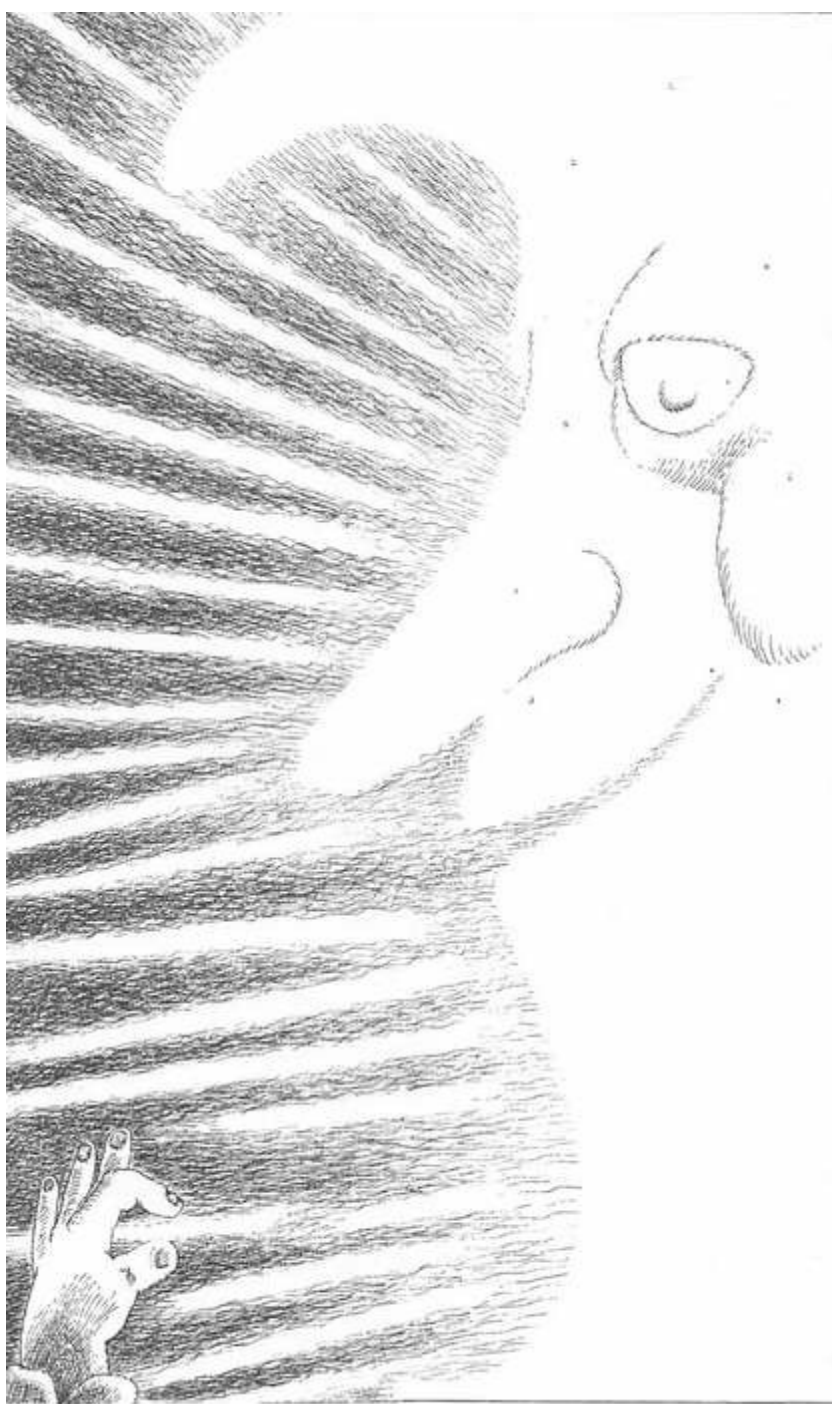
Mais ce n'était pas si simple. Miny avait beau se bien placer face à la lune, choisir un rayon facile et faire un geste très rapide, ses mains se refermaient sur le vide. Elle se mit en colère et frappa de son pied minuscule la paume du géant.

— Ne te fâche pas comme cela, fit Maho. Toute chose demande de la patience et de l'application. Regarde bien comment je m'y prends !

Et Maho, après s'être tu un instant, happa lestement entre le pouce et l'index un rayon si long et si épais que Miny, pourtant très dépitée, poussa un cri d'admiration.

Le géant cassa un morceau du rai de lune et le donna à sa petite amie. Ils mangèrent tranquillement et, à la fin, Miny se lécha les doigts.

Elle voulut encore essayer d'en prendre elle-même. Et là, par chance, elle réussit à saisir trois rayons très fins, mais succulents, ce dont elle fut toute fière.



— Très bien ! dit le géant. Tu vois que tu sais déjà !

Et il accepta l'un des rayons que Miny lui tendait.

Ils en cueillirent beaucoup d'autres et le régal dura fort longtemps. On ne se rassasiait pas de ce mets suave, qui fondait dans la bouche et glissait sur la langue, sans qu'on sache très bien si c'était solide ou liquide, ou ni l'un ni l'autre. Et depuis son balcon du palais du lac, la fée Lihi, la bonne marraine des enfants de Fred le nain, qui s'en retournait vers sa chambre, put observer un étrange ballet de lumières d'or et d'argent, qui chatoyaient sur la montagne.

« Ce sont sans doute les feux follets qui dansent », se dit la vieille fée avec indulgence.

Mais ce n'étaient pas les feux follets. C'étaient Maho le géant et Miny, la petite fille de Fred et de Mina, qui faisaient ensemble un grand festin de lune.

# Chapitre V

Cette nuit-là, qui suivit l'arrivée de Maho le géant au pays de Fred le nain, la fée Lihi ne pouvait pas trouver le sommeil, tant son esprit était préoccupé. Longtemps elle resta assise dans un grand fauteuil à oreilles, recouvert de velours vert, où elle aimait souvent se tenir, car ce fauteuil était enchanté et lui inspirait de bons avis. À travers la fenêtre et par-delà le balcon de sa chambre, elle pouvait contempler le lac, aux eaux endormies, qui brillait sous la lune. La tête appuyée contre une oreille du fauteuil, Lihi, la bonne marraine des enfants de Fred le nain, réfléchissait avec une grande application.

« Il est sûr, se disait la fée, que Maho est un bon géant. Mais cela n'empêche que je suis très inquiète. Que va-t-il arriver maintenant ? Est-ce que ce géant veut rester longuement parmi nous ? Comment nous accommoderons-nous de sa taille et de son énorme masse ? Il va bien falloir qu'il bouge, qu'il se lève, qu'il se déplace... Le moindre faux pas, la moindre maladresse, et c'est la catastrophe ! Il peut tous nous écraser par simple mégarde ! »

Et Lihi, que ses pensées agitaient, posa sa tête contre l'autre oreille du fauteuil.

« Et puis, poursuivit la vieille fée en elle-même, il n'y a pas que sa stature qui soit redoutable. J'ai bien remarqué tout de suite que ce Maho avait une attitude... une attitude... comment dire ? (Lihi ne trouvait pas le mot) enfin, un comportement... des manières... bref, il a l'esprit malicieux ! Oh ! je ne pense pas du tout qu'il ait mauvais cœur, mais... »

À ce moment le fauteuil, qui écoutait attentivement les pensées de la vieille fée, eut un sursaut léger, ce qui surprit Lihi. Comme il avait, grâce à ses grandes oreilles, une ouïe très fine, le fauteuil venait d'entendre le vol lourd du père Ulu et il en avertit sans tarder sa maîtresse.

Aussitôt la fée se leva et trouva le vieux hibou, perché sur la balustrade du balcon.

— Je vois bien, Lihi, dit Ulu sans autre cérémonie, que vous veillez, vous aussi. Il n'y a que les gens sans cervelle qui dorment la nuit, et pourtant ils auraient mieux à faire.

Le hibou agita un instant ses ailes comme pour s'ébrouer et se racla discrètement la gorge. Il semblait vouloir faire une importante déclaration :

— Vous et moi, commença-t-il, sommes de vieilles connaissances, et, comme tous les vieux amis, nous nous sommes parfois querellés. Mais cela n'a jamais été bien grave. Or, vous et moi...

— Dépêche-toi, Ulu ! que veux-tu me dire ? demanda la fée, que le ton du hibou agaçait.

— J'y viens, j'y viens, fit l'oiseau de nuit sans se hâter. Vous et moi, disais-je, sommes les deux esprits les plus sensés de ce pays...

— Pas tant d'orgueil et pas de flatterie ! coupa sèchement Lihi.

— Écoutez-moi donc, je ne veux ni flatter ni me vanter. Mais je sais ceci : si vous ne dormez pas, Lihi, c'est que vous êtes inquiète, tout comme moi. Vous vous demandez ce que nous allons faire de Maho. Un géant est un géant ! Je vous l'ai dit hier et vous le répète : il n'y aura plus ni paix, ni tranquillité dans ce pays, tant que nous aurons cet hôte encombrant !

— C'est vrai qu'il est encombrant, murmura la fée pour elle-même.

— Il faut donc se résoudre à le faire partir, et tout de suite, poursuivit Ulu. Avant que la nuit ne s'achève, il pourra être loin. Ainsi nous retrouverons le calme, chacun vaquera de nouveau à ses affaires, tout rentrera dans l'ordre. Fred pourra continuer à extraire les diamants de sa mine, ses enfants viendront comme d'habitude écouter vos leçons et faire leurs devoirs...

La fée Lihi, qui était une gentille marraine, mais aussi une maîtresse très consciencieuse,



approuva silencieusement de la tête.

— Enfin pour nous résumer, conclut le père Ulu d'une voix soudain tonnante, on ne peut pas continuer à vivre avec quelqu'un qui est plus grand qu'une montagne !

Lihi écoutait et réfléchissait.

— Que proposes-tu alors, demanda-t-elle, et que veux-tu faire ?

— User d'un sortilège ! fit Ulu d'une voix basse et précipitée. C'est la seule façon d'agir contre un être de cette dimension et vous seule ici avez le pouvoir de le faire déguerpir. Vous connaissez les incantations, les formules, les conjurations, les ensorcellements, les maléfices, tous les arcanes des envoûtements...

Et le hibou, tout en parlant, s'échauffait. Ses pattes frémissaient d'enthousiasme et ses aigrettes se gonflaient d'excitation.

— Assez, Ulu ! s'écria la fée.

Debout sur le balcon de son palais du lac, elle dressait sa taille bien droite et relevait sa tête aux cheveux blancs.

— Assez ! répéta-t-elle. Je ne veux plus rien entendre. Ce que tu me conseilles là est méchant et monstrueux. Va plutôt te coucher et sache que je ne suis pas une sorcière, mais une fée !

— Une fée sans baguette..., siffla perfidement le hibou, que la réponse de Lihi avait vexé.

C'était là une vieille histoire que la fée Lihi, la bonne marraine des enfants de Fred le nain, racontait parfois à ses petits élèves : jadis, étant jeune, il lui arriva de trop danser au bal de la Reine de la Nuit et d'y perdre un peu la tête, tant et si bien qu'elle laissa tomber sa baguette magique au fond du lac. Pour la consoler, Fred le nain lui avait bien fabriqué une baguette toute neuve avec un petit bâton de coudrier (c'est-à-dire de noisetier), qu'il avait peint en bleu ciel et auquel il avait fixé une magnifique étoile faite de lumineux diamants, mais elle n'était pas magique...

— Sans baguette... reprit Ulu en ricanant.

— Insolent ! Tu n'es qu'un insolent ! s'écria la fée hors d'elle. Va-t'en, que je ne te voie plus ! File immédiatement, sinon je m'en vais te châtier d'une manière telle que tu regretteras ton impertinence !

Les yeux de la fée menaçaient. Le père Ulu comprit qu'il en avait trop dit et s'effraya de voir Lihi en colère, car cela ne lui arrivait jamais. Aussi le vieux hibou, après avoir balbutié quelques mots d'excuses incompréhensibles, quitta la balustrade et s'envola rapidement vers la sombre forêt.

La fée gagna sa chambre en tempête, et cette entrée, qui fit du vent, agita toutes les pendeloques du grand lustre de cristal, qui laissèrent entendre une délicieuse et apaisante musique en s'entrechoquant délicatement. Mais Lihi ne se calmait pas. Elle allait et venait en grommelant : Ah ! Ulu s'était moqué d'elle ! « Une fée sans baguette », avait-il osé dire ! Elle écumait de fureur.

Enfin elle s'assit dans son grand fauteuil pour reprendre haleine et posa sa tête contre la douce oreille de velours vert. Ce que le fauteuil lui insuffla pour la consoler et la conseiller est un secret de cette nuit. Mais au bout d'une heure, tandis que Maho le géant et Miny s'apprêtaient à faire un grand festin de lune, on vit la fée ressortir sur son balcon et se pencher au-dessus des eaux argentées du lac.

Appelait-elle ? Parlait-elle à quelqu'un ? Comme une légère brise se levait et faisait clapoter les vaguelettes au pied du palais, nul n'aurait pu entendre ce qui se disait. Et pourtant c'est à cette heure que se joua un événement si important qu'il devait en vérité transformer toute la suite de l'histoire.

# Chapitre VI

« Tireli ! »

Dès la pointe du jour, Lulu l'alouette s'élança haut dans le ciel pour saluer l'apparition du soleil.

« Tireli ! Tireli ! »

L'alouette grisollait à tout vent, car on dit de l'alouette qu'elle *grisolle*. On dit aussi qu'elle *gringotte*, comme le rossignol ; qu'elle *babille*, comme le merle ; qu'elle *frigotte*, comme le geai ; qu'elle *tirelire*... Bref, l'alouette chantait dans le grand ciel bleu du matin.



C'est alors qu'elle vit, au milieu de la forêt, un spectacle fort singulier : Fred le nain, qui était pourtant une grande personne respectable et un père de famille exemplaire, semblait devenu fou !

Sans pause ni repos, il pirouettait, cabriolait, culbutait dans l'air doré de la clairière, tournant comme un cerceau et retombant toujours sur son derrière, pour rebondir aussitôt :

— Ah ! Miny s'en va sans permission ! criait-il d'une voix entrecoupée par ses galipettes, ah ! Ramis le renard se rit de moi ! Eh bien, dussé-je recommencer jusqu'au coucher du soleil, je veux

réussir un saut périlleux parfait ! On verra bien alors qui rira ! J'en ai assez, assez, assez de tomber !

— Voyons, Fred, implorait Mina, tu n'es pas raisonnable et tu vas attraper un tour de reins. Songe que les enfants te regardent...

Mais les enfants ne regardaient pas.

Il y avait longtemps que Fréda, l'aîné, qui avait rencontré Ré le chevreuil, caracolait fièrement sur le dos de son ami, brandissant dans sa main droite l'arc en bois précieux que Maho le géant lui avait donné. C'était une joyeuse cavalcade parmi les fleurs, les buissons et les rochers. Parfois Ré s'arrêtait pour reprendre haleine, et Fréda profitait de la halte pour bander son arc et tirer une longue flèche empennée vers le soleil. Il ne visait pas une cible, mais voulait voir ses flèches voler et planer le plus haut, le plus loin et le plus longtemps possible.

Frédé le curieux s'était installé dans un creux de mousse que chauffaient les premiers rayons. Bientôt vint s'agenouiller près de lui Réba la chevrette. Tous deux approchèrent silencieusement l'oreille du somptueux coquillage, cadeau du géant.

— Est-ce bien la mer que l'on entend ? chuchota Frédé. On dirait un chant monotone.

— Le bruit des vagues est doux et monotone au bord de la mer, fit la chevrette.

— Comment est-ce, la mer ?

— Je te l'ai déjà dit hier, répondit Réba sans impatience. C'est comme un immense lac dont on ne voit pas la fin.

— Verrai-je un jour la mer ? demanda encore Frédé.

À ce moment, ils perçurent des sons très mélodieux, qui parvenaient à travers les frondaisons des arbres. C'était Frédi le musicien, juché sur le promontoire où d'ordinaire son père aimait chanter de sa belle voix profonde, qui jouait de sa flûte de Pan, faite de roseaux d'inégale longueur. Il en tirait de jolies gammes nostalgiques, qui s'égrenaient comme de légers appels, ou des arpèges joyeux, qui ruisselaient en cascades.

Frédo, qui était plongé dans son livre de contes à la reliure rouge et aux belles images colorées, n'entendait pas la flûte de Pan, tant il était captivé par sa lecture. Voici le passage qu'il lisait (il s'agissait de sept frères perdus dans une forêt) :

*« Plus ils marchaient, plus ils s'égarèrent et s'enfonçaient dans la Forêt. La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. »*

Frédo leva un instant les yeux du livre pour s'assurer qu'il faisait bien jour et qu'aucun grand vent ne soufflait.

*« Ils croyaient n'entendre de tous côtés que des hurlements de Loups qui venaient à eux pour les manger. »*

« Qu'est-ce que les Loups ? » se demandait Frédo. Jamais on ne lui avait parlé de Loups. Il lui faudrait interroger sa bonne marraine, la fée Lihi, qui connaissait les bêtes les plus étranges.

*« Ils n'osaient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os ; ils glissaient à chaque pas et tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés... »*

Frédo était ému aux larmes par ce triste récit. Il pensait à ses frères, à lui-même, et se rappela soudain la disparition de Miny, sa petite sœur. Peut-être était-elle perdue dans la forêt ? Peut-être un loup l'avait-il mangée !

Et, fermant là son livre, il partit à la recherche de Miny.

Bientôt il rencontra Frédu, qui allait parmi les fleurs, en lançant des roulades répétées qu'il tirait de son sifflet d'or.

Tout cela, Lulu, la gentille alouette, l'entendit et le vit du haut du ciel. Une bouffée de tendresse l'emplit. Il lui semblait que soufflait à travers le pays un air de nouveauté, un vent de fantaisie qui faisait que rien ni personne n'était pareil à la veille et à l'avant-veille : Fred paraissait tout fou, Miny avait disparu, les garçons n'allaient pas à l'école... Elle se tourna vers le géant, mais le soleil l'éblouit. Montagne, forêt, lac dansèrent sous ses yeux en flaques blanches et bleutées. « Tireli ! Tireli ! » fit l'alouette, qui grisollait, gringottait, babillait, friggottait et tirelirait à tue-tête.

C'est à ce moment que Fred le nain, qui avait pris un formidable élan, réussit enfin un double saut périlleux si élégant et aisé que Mina battit des mains et que Ramis le renard, qui repassait par là, poussa, un cri émerveillé :

— Prodigieux ! fit-il en s'exclamant à grand bruit. Mon cher Fred, vous êtes bien le plus agile acrobate de tout le pays. Vous sautez avec une facilité, sans effort aucun ! C'est vraiment un prodige ! Et Ramis se récriait d'enthousiasme en agitant en tous sens sa tête au fin museau.

Lulu, qui venait de se poser sur une branche de sorbier, applaudit à son tour :

— Bravo, Fred, bravo, bravo ! Mes compliments !

Fred le nain, tout rouge, trempé de sueur et légèrement vacillant dans les taches de soleil, se laissait éponger par Mina, qui lui tamponnait le visage et la nuque avec une grosse serviette. Il dut reprendre haleine, avant de répondre à ses admirateurs :

— Ce n'est rien, en vérité, déclara-t-il modestement. Je m'entraînais pour ne pas trop perdre mon adresse...

Alors Maho le géant, qui observait la scène par-des sus la cime des arbres et enveloppait ses amis d'un sourire heureux, éclata d'un rire franc et clair, qui fit tressaillir tout le pays et réveilla la petite Miny blottie dans une de ses poches. Car Miny, après s'être bien gavée des rayons de la lune, s'était paisiblement endormie contre la poitrine du géant.

— Bonjour ! Venez tous ! fit Maho. Nous allons décider ensemble des réjouissances. Je commence à avoir des moutons dans les jambes.

— Des moutons ? demanda Lulu.

— Eh bien oui, j'ai besoin de bouger mes jambes !

— Nous disons : avoir des fourmis dans les jambes, dit Fred le nain d'un ton doctoral.

— Et chez nous, on dit : avoir des moutons ! Comment voulez-vous que je sente des fourmis ? C'est beaucoup trop petit !

On discuta un moment sur les moutons et les fourmis, puis sur les nains et les géants, et Miny, la fille de Fred et de Mina, admirait cette extraordinaire différence de taille qui n'empêchait pas les uns et les autres de s'entendre, de se comprendre, de se parler et de rire ensemble.

Attirés par le bruit de la conversation, Fréda, Frédé, Frédi, Frédo et Frédu, suivis de Ré et Réba, vinrent entourer leurs parents et Ramis en un assourdissant tohu-bohu. Frédu sifflait toujours, Frédi jouait de sa flûte et Frédé avait découvert qu'en soufflant fort dans son coquillage il obtenait une sorte de long beuglement.

Enfin le géant étira ses bras et ses jambes en poussant un grognement de bien-être, ce qui fit encore trembler la terre. Puis il annonça devant son auditoire stupéfait :

— Je vais faire moi aussi ma gymnastique matinale. Fred, ajouta-t-il en plissant ses yeux malicieux, tu vas m'apprendre le double saut périlleux !



# Chapitre VII

Aussitôt, après la mystérieuse conversation nocturne au-dessus des eaux du lac, la fée Lihi était rentrée dans sa chambre à coucher. Elle était fort lasse et vint appuyer de nouveau sa tête contre la douce oreille de velours vert. Au bout d'un petit moment elle somnola dans le grand fauteuil qui l'enveloppait de son affectueuse vigilance. Et les pensées de Lihi se changèrent peu à peu en rêves.

D'abord elle vit le géant Maho, dont le corps se gonflait doucement et s'arrondissait de toute part. Le géant grossissait et s'allégeait en même temps, devenait aérien, éolien... Le souffle de la brise suffisait à le détacher de terre et sa masse écrasante ne pesait plus, mais s'élevait dans l'air. Il flottait, planait même au-dessus de la montagne, de la forêt et du lac – souriant à tous d'un air énigmatique –, vapoureux, duveteux, comme un grand édredon protecteur qui abritait le pays, ses habitants et ses songes...

Puis le rêve se défit. Une fumée jaune et sulfureuse envahit le ciel, tandis que les eaux du lac se couvraient d'un voile noir. Le doux silence devint grimaçant vacarme. Des claquements sourds ou stridents, des mugissements profonds, de soudains coups de tonnerre, que punctuaient d'aveuglants éclairs, ébranlaient l'air, l'eau et la terre. Enfin parurent les corps grêles des terribles Zerlus ! C'était plus que la fée n'en pouvait supporter. Dans son rêve elle suffoqua, oppressée, asphyxiée par une haleine de feu, la bouche emplie d'un goût de cendre. Enfin elle ouvrit les yeux.

L'impression pénible laissée par le cauchemar fut longue à disparaître. La vieille fée regarda autour d'elle, rassurée par l'aspect familier des choses et la lumière de l'aube, qui commençait à gagner la chambre.

« Je suis trop agitée, se dit-elle à mi-voix. D'ailleurs j'ai oublié de boire hier soir ma tisane des quatre fleurs. »

Et se soulevant à demi, elle prit sur une table de porphyre un flacon de cristal rempli d'une décoction de plantes des prés, dont elle avala une réconfortante cuillerée. Elle en ressentit aussitôt le bienfait, mais son esprit restait préoccupé et la question, qui depuis la veille la tourmentait, revint, toujours aussi lancinante : Qu'allait-on faire de Maho le géant ?

« Il faut agir, se répondit à elle-même la fée. Mais avant d'agir, surtout bien réfléchir ! »

Alors la fée Lihi, la bonne marraine des enfants de Fred le nain, pria son grand fauteuil à oreilles de la transporter dans la bibliothèque du palais ; elle voulait prendre conseil dans ses livres. Aussitôt le fauteuil avança sans bruit sur ses quatre roulettes, quitta la chambre à coucher et passa sur le palier. Là, Lihi lui demanda de faire halte.

— Sylvain ! appela-t-elle avec autorité. Réveille-toi, il est grand jour à présent et tu vas te rendre utile à la bibliothèque !

Sylvain, le gnome tout noir qui habitait une hutte de branchages dans la forêt, était venu au début de la nuit supplier la fée de le protéger des feux follets qui, une fois de plus, menaçaient d'incendier son logis. Lihi l'avait bonnement autorisé à dormir sur un sofa, dans le vestibule.

La bibliothèque du palais du lac était une immense salle, dont la voûte à pendentifs s'élevait à une hauteur inouïe. Des passerelles ajourées, reliées par des escaliers vertigineux ou même de raides échelles, permettaient d'aller prendre les livres sur les étagères.

« Voyons, murmurait la fée, un géant a une taille tout à fait anormale, il me faut donc consulter le

rayon des monstres. »

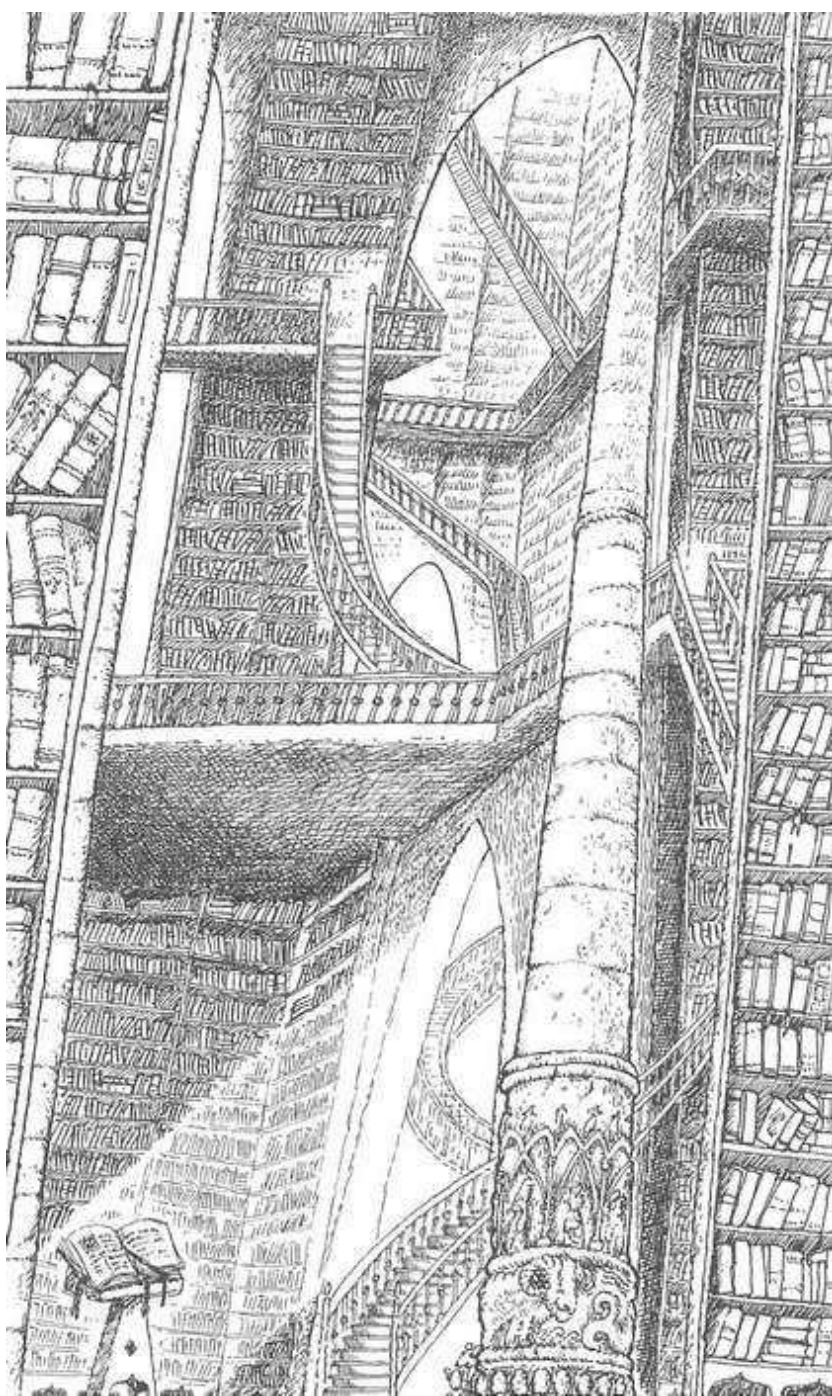
Le fauteuil, qui entendait ses pensées, la conduisit vers un coin de la bibliothèque où Lihi n'allait d'habitude jamais. Elle ne se rappelait pas tous ces dos de reliures sombres, alignés par milliers en lugubres cohortes. Devant les rayons, placé en évidence sur un lutrin, c'est-à-dire sur un pupitre, était ouvert le livre le plus colossal qu'on puisse imaginer, véritable monument aux enluminures, tranchefiles et signets noirs. Sur la page exposée, Lihi lut avec un frisson d'horreur le titre de l'ouvrage :

*Les Guerres des Zerlus*

D'un coup il lui sembla replonger dans son cauchemar. Elle s'éloigna du volume maudit et de tous ces horribles rayons qui supportaient l'effroyable histoire des terribles Zerlus, mille et cent mille fois contée !

— Sylvain, dit la fée, regarde par là si tu ne vois pas de livres sur les géants.

Et Lihi désignait des reliures aux belles et fraîches couleurs, qu'illuminaient par les hautes fenêtres les rayons du soleil levant en une chatoyante tapisserie.



Sylvain, qui était un gnome d'une force prodigieuse, revint vers la fée chargé d'une pile fantastique d'énormes tomes. La fée se les fit présenter un à un. Tous parlaient d'êtres fabuleux, de phénomènes sans pareil, d'animaux légendaires : on y voyait ainsi l'oiseau nommé Alcyon, encore appelé Main de Mer ou Doigts de Noyé ; le serpent nommé Guivre, qu'on voit toujours dressé sur sa queue ; le poisson nommé Lamie, qui dévore les petits enfants ; l'Hippogriffe, cheval volant ; la Coquecigrue...

— Mais tu me montres n'importe quoi ! fit la vieille fée fâchée. Je t'ai dit : des livres sur les géants !

Le gnome baissa les yeux sous ses sourcils en broussaille.

— Madame Lihi, balbutia-t-il, vous savez bien que je ne sais pas lire.

La fée s'adoucit.

— C'est juste, Sylvain. Remplace donc tous ces volumes, je te prie.

Il fallut encore et encore chercher. Le gnome apporta plusieurs gros traités sur les Ogres.

— C'est mieux, dit Lihi, mais ce n'est pas encore ça. Car si tous les ogres sont bien des géants,



tous les géants ne sont pas des ogres.

Sylvain la regarda bouche bée, sans comprendre.

À ce moment, le sol et les murs de la bibliothèque se mirent à trembler. C'était Maho qui riait.

« Dépêchons-nous, pensa la fée. C'est un bon garçon, mais il est épouvantablement dangereux.

Dès qu'il rit, tout menace de s'écrouler. »

Enfin Sylvain apporta un petit livre rouge fort singulier. La couverture en était très épaisse, mais il n'y avait à l'intérieur qu'une seule page. Et, sur cette page, la vieille fée put lire :

*« Plus un géant est petit, plus il est utile ; un géant qui peut passer par le trou d'une souris est un véritable génie. »*

Lihî avait trop chaud, la tête lui tournait un peu. Elle pria Sylvain d'ouvrir une fenêtre. Ce petit livre rouge se moquait d'elle. Quel sens cette phrase avait-elle ? La fée ne savait plus que penser.

Elle décida d'abandonner ses recherches et d'aller juger de la situation au-dehors. Peut-être réussirait-elle à convaincre Maho le géant qu'on l'aimait beaucoup, mais que, par précaution, il devait s'éloigner et rentrer dans son pays. On irait lui rendre visite. Plus tard...

— Va me chercher le balai de la sorcière, dans le troisième placard de la galerie. Nous allons voir Maho, déclara-t-elle, chassant de la main toutes les peurs fantasques de la nuit passée. Il n'y a qu'à lui expliquer les choses avec franchise.

— Je préfère rester ici, dit Sylvain en rapportant le balai. Je garderai votre palais, Madame Lihî.

— Comme tu veux ! répondit la fée, qui savait combien le gnome était sauvage et craintif.

Et elle s'élança au-dehors par la fenêtre ouverte, bien installée sur le balai qu'elle avait jadis confisqué à une méchante sorcière.

Malgré elle, les phrases du petit livre écarlate dansaient dans sa tête. « Plus un géant est petit, plus il est utile », se répétait-elle. Et, au fond d'elle-même, elle pensait que ces mots taquins contenaient sans doute une lumineuse vérité, qui finirait par apparaître.

# Chapitre VIII

— Tu ne peux pas apprendre le saut périlleux ! s'écria Fred le nain, abasourdi par le projet du géant.

— Et pourquoi ? fit Maho doucement.

— Mais... tu es beaucoup trop lourd ! Tu vas faire crouler la montagne, la forêt se brisera et le sol s'affaissera sous ton poids. Il te suffit de rire pour que déjà le pays tout entier en tremble ! En sautant tu provoqueras un effroyable cataclysme !

— Qu'est-ce que c'est, un cataclysme ? demanda Frédé le curieux.

— C'est un grand bouleversement de la terre accompagné d'inondations et de désastres de toutes sortes, répondit la fée Lihi, qui arrivait par les airs sur son balai.

Et, jetant un regard à la ronde, elle ajouta :

— Bonjour tout le monde !

Tous saluèrent aimablement la vieille fée, puis Maho déclara, en détachant bien les mots :

— On peut sauter sans retomber.

Il y eut un long silence. Chacun réfléchissait et Fred le nain se prit même la tête dans les mains.

— Bravo ! s'écria Miny, depuis la poche du géant. C'est une très bonne idée : on saute et on ne retombe plus. Ça, c'est un vrai saut !

Et la petite fille, qui depuis le festin de lune goûtait avec Maho une secrète entente, battit des mains d'enthousiasme.

Fréda, l'aîné des enfants de Fred le nain, pensait aux flèches qu'il lançait vers le soleil et qui, elles non plus, jamais, jamais, ne retomberaient...

Perchée comme à son habitude sur les doux bois de Ré le chevreuil, l'alouette Lulu approuva bruyamment :

— C'est vrai, c'est sûr ! On peut s'élancer vers le ciel et rester longtemps, porté par le bon vent et par un joyeux rayon de soleil.

Lulu connaissait bien le plaisir des grandes ascensions dans le ciel bleu du matin, toujours plus haut dans l'air léger et radieux.

Fred prit alors la parole. C'était un nain très sage et réfléchi, qui ne parlait jamais d'une question sans l'avoir examinée avec soin dans son esprit.

— Maho, un saut est un saut, dit-il posément. Et, sans me vanter, je prétends m'y connaître. Tous les matins, en faisant ma gymnastique quotidienne, je m'exerce, comme tu l'as observé, au saut périlleux. Or il est évident qu'à la fin du saut, on retombe sur le sol. Tout le problème pour le sauteur consiste même à bien retomber, c'est-à-dire à retomber sur ses pieds.

Et Fred le nain se campa carrément, pour montrer à tous la bonne position. Mais, dans le même temps, il rougit un peu, en pensant à toutes ses chutes du matin sur le derrière, qui le laissaient encore bien endolori.

— Fred a très bien parlé, fit Ramis le renard. Et c'est, comme chacun sait, un maître sauteur !

Il hochait son fin museau d'une manière comique, et l'on ne pouvait deviner s'il était sérieux ou s'il se moquait.

La fée intervint avec une grande autorité :

— L'affaire est claire et il n'y a pas tant à discuter. Toi, Maho, tu es plus haut qu'une montagne, tu es trop lourd et tu ne dois pas sauter. Quand on s'élève, on retombe et...

Sa phrase resta en l'air. Lihi venait de se rappeler le rêve étrange où elle avait vu le géant se gonfler, s'arrondir, s'arracher doucement du sol et flotter au-dessus de tout le pays, comme un gros édreon. Elle regarda Maho, dont le visage s'épanouissait en un sourire ironique. Cela agaça la fée, mais elle n'en fit rien voir. Elle secoua la tête et reprit :

— De quoi parlons-nous à la fin ? On dirait que plus personne ne sait être raisonnable, ce matin. Il y a pourtant des problèmes urgents...

— Chère Lihi, dit Maho en l'interrompant, je parle sérieusement. Tu dis toi-même que celui qui s'élève retombe aussitôt. Or voilà un grand moment que tu te tiens sur ton balai, à la hauteur de mon nez, sans jamais retomber. Je voudrais bien que tu m'expliques pourquoi.

« Je veux dire aussi à Fred que celui qui saute, le plus haut, le plus loin possible, celui-là désire s'élever et non pas retomber. Quand tu sautes, toi, tu ne penses qu'à bien retomber ! Ne songe plus à tomber et tu feras des sauts périlleux qui n'en finiront plus. Tu tourbillonneras sans t'arrêter, comme une planète qui tourne sur elle-même. Mais pour cela il faut de la volonté, de l'audace et un peu de ce talent que tu nous montres si bien, quand tu chantes ces belles mélodies qui nous réjouissent tous.

Fred le nain se redressa fièrement, ému par les paroles de Maho.

— Des sauts périlleux qui n'en finiront plus ? balbutia-t-il d'une voix hésitante. Il faudra que tu m'apprennes...

Mina vint doucement poser sa main sur l'épaule du nain.

Alors les garçons, qui avaient sagement écouté toute la conversation, se mirent à courir et à sauter de toute part en riant, puis ils entourèrent leurs parents d'une ronde folâtre. L'alouette Lulu vint voler joyeusement au-dessus d'eux. Ré lui-même, qui était pourtant un chevreuil au maintien grave et sérieux, se sentait gagné par l'humeur de danse, il rythmait du chef et du sabot un pas imaginaire, enfin il entraîna Réba dans un gracieux ballet au milieu des fleurs, tantôt courbant le cou en une inclinaison courtoise, tantôt relevant avec noblesse la jeune ramure qui couronnait sa tête. Svelte et légère, la chevrette répondait par de charmantes révérences.

La fée Lihi vint se poser sur l'herbe. Elle appuya son balai contre le tronc d'un vieux chêne et s'assit sous son ombre. Une certaine lassitude l'envahissait. Elle avait bien peu dormi la nuit dernière ; ses rêves, ses inquiétudes, ses soucis l'avaient fatiguée. Aussi laissa-t-elle ses paupières s'abaisser...

Ce fut Ramis le renard qui donna l'alerte, stoppant net la longue farandole qui s'était formée parmi les taillis du sous-bois et les buissons des clairières.

— Regardez tous ! s'écria Ramis. Regardez Maho !

On leva les yeux vers la montagne, mais les feuillages des arbres gênaient la vue. Les enfants échappèrent à leurs parents pour atteindre plus vite la lisière de la forêt. Ré et Réba grimpèrent en quelques bonds sur des rochers dégagés. Enfin Fred le nain, s'apercevant qu'il n'était pas loin de sa mine de diamant, entraîna Mina vers l'observatoire qui leur avait été si utile la veille.

Alors tout le monde put voir un spectacle extraordinaire : Maho le géant s'était silencieusement levé et à présent, debout, tenant sur la paume ouverte de sa main droite Miny émerveillé, il dansait sur place, sans musique et sans bruit, avec des mouvements si souples et de petits sauts si doux, si aériens, qu'aucune des catastrophes annoncées ne se produisait. C'était un enchantement d'observer ce couple fabuleux, fait d'un immense géant et d'une fillette minuscule, s'élevant à pas légers au-dessus du pays bienheureux.

Et Mina ferma même les yeux, retenant derrière ses paupières closes cette image d'un grand bonheur serein.

À ce moment-là, Lihi, que le signal du renard avait brutalement réveillée, poussa un grand cri :

— Mon balai ! Mon balai a disparu !

Dans le ciel, cinq rires lui répondirent. C'étaient Fréda, Frédé, Frédi, Frédo et Frédu, qui, profitant de la confusion, s'étaient glissés derrière la fée et, s'installant tous les cinq sur le manche, avaient gouverné le balai vers Maho et leur sœur.

— Redescendez ! Vous allez tomber ! firent d'une même voix la vieille fée, Fred et Mina.



Les enfants descendirent en effet, mais sur la paume du géant ; ils se posèrent à côté de Miny, abandonnant le balai dans les airs.

Soulagée mais encore inquiète, la fée Lihi, la bonne marraine des enfants de Fred le nain, murmura en elle-même :

« Ma parole, nous devenons tous fous depuis que Maho est arrivé ! Les enfants n'en font plus qu'à leur tête et inventent les pires sottises ! Un malheur ne va pas tarder à se produire ! Il faut reprendre la situation en main. »

— Balai ! Ici, balai ! cria-t-elle vers le ciel d'une voix impérative.

Mais le balai était loin. Libéré par les enfants, il avait doucement dérivé au-dessus de la montagne, de la forêt et du lac. Un souffle de brise le fit changer de cap, il sembla hésiter, se rapprocher, louvoyer, puis décrivit un large cercle, enfin il disparut derrière la montagne.

# Chapitre IX

— Mon balai ! Ils ont perdu mon balai ! répétait la fée Lihi d'une voix indignée.

Cette fois-ci, l'affaire était d'importance. Ramis le renard le comprit tout de suite au ton de la fée. Aussi renchérit-il :

— C'est inadmissible ! Ces enfants méritent une bonne correction ! Il faudrait leur administrer...

Mais Lihi ne lui laissa pas le temps d'achever.

— Sais-tu où est Fred ? demanda-t-elle.

— Il me semble l'avoir aperçu en compagnie de Mina sur l'observatoire.

— Bon, j'y vais, fit la fée, et elle partit d'un pas résolu, suivie du renard qui trotta à quelque distance.

Ils ne tardèrent pas à voir Fred le nain, qui s'en venait vers eux.

— Allons dans la mine de diamant, ordonna Lihi. C'est le seul endroit où nous puissions parler en paix. Partout ailleurs ce géant peut nous épier, nous observer, intervenir. Cela devient intolérable et l'on n'est plus chez soi !

C'était à la vérité une grosse colère qui soulevait la fée et la poussait sur le sentier escarpé de la mine en une rapide ascension. Rencontrant Ré et Réba, le couple de chevreuils, elle leur commanda de se joindre à la petite cohorte.

— Il n'est pas question que les choses continuent à aller comme elles vont ! déclara la fée Lihi devant son auditoire réuni dans la grande salle de la mine, où l'on avait hâtivement allumé des torches. Ce n'est pas tant pour un balai perdu, — encore que ce balai me fût très utile, puisqu'il me permettait de m'élever à la hauteur du géant et de lui dire les choses en face !

— Il n'est pas forcément perdu à tout jamais, fit Mina d'une voix douce. Peut-être aurez-vous la joie de le voir revenir, si quelque bon vent le ramène vers nous.

— Et puis les enfants ne se sont pas vraiment rendu compte qu'ils faisaient une grosse bêtise, ajouta Réba, la chevrette au doux pelage clair. Ils sont tellement excités par la présence de Maho !

— Il faut reconnaître, dit alors Ré le chevreuil avec son calme ordinaire, que l'arrivée d'un géant parmi nous est une cause de grande émotion pour tous. Mais je dois observer que Maho, depuis que nous le connaissons, s'est montré à son avantage : je veux dire qu'il est aimable, souriant, et qu'il n'a offensé ni lésé personne.

— En fait il s'est arrangé, dit encore Mina, pour ne rien abîmer en se levant, contrairement à ce que nous redoutions. Il semble même que ses pieds flottent au-dessus du sol.

Entourée de ses amis, apaisée par leurs bonnes paroles, qui ne manquaient pas de justesse, la fée Lihi se rassérénait un peu. Elle se tourna vers Fred le nain, qui, assis à l'écart, se pressait la tête dans les mains, comme pour débrouiller un problème compliqué.

— Et toi, Fred, que penses-tu de tout cela ?

Le nain se redressa et vint se placer au milieu du cercle.

— J'ai beaucoup réfléchi et voilà ce que je crois : il nous faut avoir une discussion sérieuse avec Maho, — pas un simple bavardage qu'il mène à sa guise, non, une conversation où nous mettrons les choses au point.

— Mais auparavant, j'aimerais retrouver les petits, dit Mina. Je n'aime pas trop les savoir entre ciel et terre, sur la paume du géant.

— C'est entendu, répliqua Fred. Nous lui demanderons de faire redescendre les enfants. Ensuite,

nous lui expliquerons que, pour vivre avec nous en parfaite harmonie, il devra se plier aux règles et habitudes de notre pays, afin que chacun puisse poursuivre ses tâches dans le calme et la tranquillité. Ainsi nos enfants doivent retourner à l'école chez leur bonne marraine tout à fait normalement. Nous devons les uns et les autres pouvoir nous rendre à notre travail. Nous réserverons les réjouissances, les jeux et les fêtes pour certaines dates prévues et décidées...

À cet instant, le sol de la mine frémit légèrement. Maho s'était sans doute assis de nouveau contre la montagne et recommençait à rire.

— ... prévues et décidées, articula le nain d'une voix forte, selon un calendrier rigoureux.

— Voilà qui est magistralement parlé, fit Ramis le renard en applaudissant bruyamment.

— J'ajoute, dit encore Fred, que Maho pourrait lui aussi se rendre utile. Étant donné sa taille, on lui confierait les gros travaux : la construction des ponts, l'établissement des barrages, le détournement de certaines rivières qui débordent de leurs lits, enfin le déboisement et le défrichage de plusieurs parcelles de forêt que nous entendons livrer à la culture. On pourra ainsi lui fixer tout un programme de tâches. Cela l'occupera, et puis on ne peut pas tous les jours faire la fête !

— Tireli ! Tireli ! fit l'alouette Lulu en entrant soudainement par l'étroit tunnel qui communiquait avec l'extérieur. Tireli ! Pourquoi ne peut-on pas faire tous les jours la fête ? demanda sans reprendre haleine la jolie Lulu, en se posant sur les doux bois de Ré le chevreuil.

Fred allait répondre, mais Mina voulut d'abord questionner l'arrivante :

— Que font les enfants ? Sont-ils en sécurité ?

— Ils sont là, réunis sur l'observatoire de la mine ! déclara triomphalement Lulu. Je les ai tous ramenés !

Était-ce possible ? Tandis que Mina et Réba se précipitaient vers la cheminée de la salle voisine, qui permettait d'accéder à l'observatoire, Lulu, la gentille alouette, s'expliqua :

— Quand j'ai vu le balai de sorcière filer derrière la montagne, j'ai compris que vous, Lihi, seriez très malheureuse de cette perte. Aussi ai-je volé vers l'endroit où il avait disparu. Après un moment de recherche, j'ai fini par l'apercevoir, qui s'élevait contre une pente escarpée. Je me suis hâtée ; à cette altitude le vent était plus fort et des bourrasques soudaines m'ont gênée. Enfin j'ai pu capturer le balai, en attrapant dans mon bec la petite ficelle qui est attachée au bout du manche et qui permet de l'accrocher. Mais ce fut une rude affaire de le ramener. Il semblait ensorcelé !

— Brave petite Lulu, dit la fée tout attendrie, quel mal tu t'es donné ! Bien sûr qu'il est ensorcelé ! N'oublie pas que je l'ai confisqué à une méchante sorcière !

— Enfin, j'ai réussi à le tirer derrière moi, c'est l'essentiel. J'ai retrouvé Maho, qui s'était rassis et riait de bon cœur, et j'ai fait monter les enfants sur le balai pour vous les ramener. Comme ils étaient un peu honteux d'avoir laissé échapper le balai, ils ont été bien contents de le revoir...

— Et Miny, demanda Fred le nain, est-elle revenue, elle aussi ?

— Bien sûr ! Elle a sauté la première sur le manche !

Tout le monde soupira d'aise et de contentement. Allons ! Les choses semblaient s'arranger et on trouve rait sûrement des accommodements avec le géant.

Ramis le renard reprit la conversation là où on l'avait laissée avant l'arrivée de Lulu :

— Si vous le permettez, j'aimerais suggérer à la compagnie que nous consignions par écrit les judicieuses propositions de notre cher président Fred le nain.

— Que dit-il ? demanda l'alouette. Je ne comprends rien à ce que raconte le renard !

— Ramis nous conseille en somme, répondit Ré le chevreuil, d'établir une sorte de Charte, valable pour tous les habitants du pays et fixant à chacun ses droits et ses devoirs.

De nouveau le sol trembla. Le géant riait-il tout seul à présent ?

— On devrait ainsi écrire, déclara Fred le nain. *Article premier de la Charte* : Il est interdit à tout habitant adulte du Pays de rire sans nécessité...

Lulu, qui voletait de-ci de-là, s'échappa de la salle pour aller retrouver à l'air libre les enfants de Fred, leur mère et la chevrette.

La fée Lihi hochait la tête d'un air perplexe.

C'est alors que, sortant d'une anfractuosité obscure et reculée de la salle, s'éleva la voix rauque et nasillarde du vieux hibou, qui fit sursauter tout le monde. Personne ne savait que le père Ulu, après une conversation nocturne avec la fée, avait choisi de venir dormir en sûreté dans la mine de diamant et qu'ainsi, à l'affût dans son coin, il avait tout entendu.

— Billevesées et songeries ! gronda le hibou d'un ton sévère dans le silence général. Vous parlez tous de Maho le géant comme si c'était l'un des nôtres. Est-ce que vous ou moi, par hasard, nous mangeons des rayons de lune ? Eh bien, c'est ce qu'a fait Maho, cette nuit. Je l'ai vu moi-même. Je sais tout ! Et je vous annonce maintenant qu'il va se produire un terrible cataclysme dans le pays !



# Chapitre X

— Ne vous avais-je pas avertis à temps ? s'exclamait le père Ulu triomphant, tandis que l'inquiétude se transformait déjà en panique. Ne vous avais-je pas mis en garde, ne vous ai-je pas cent fois répété qu'un géant est un géant, qu'on le veuille ou non ?

— Vite, Ulu, explique-toi ! demanda la fée.

Mais Fred intervint :

— Allons tous sur l'observatoire ! De là nous pourrions mesurer le danger et tenter d'intervenir.

— Il est trop tard, Fred ! fit le hibou. Le palais de la fée et ta maisonnette vont être inexorablement engloutis par les eaux du lac...

— Venez, dit Lihi dans un souffle.

On la suivit en courant vers l'observatoire, où se trouvaient déjà Mina, Réba, Lulu et les enfants.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Maho, debout sur la rive du lac, enlevait ses vêtements. Il semblait vouloir entrer dans l'eau. Chacun regardait, ébahi, l'immense corps tout nu du géant, dressé contre le soleil. En plongeant dans le lac, il est sûr qu'une telle masse provoquerait un débordement considérable.

Toute la suite se déroula très vite. Lihi enfourcha une fois de plus son balai et fila vers le palais afin, déclara-t-elle, de tenter quelque chose et en tout cas de sauver le gnome Sylvain.

Pendant ce temps, sur l'observatoire, Fred le nain prit le commandement des opérations.

— Il n'y a qu'une seule solution pour éviter le désastre et c'est aussi notre dernière chance : nous allons tous ensemble appeler Maho.

— Je ne hulule jamais le jour, répondit le père Ulu, et puis le soleil m'éblouit. Je rentre dans la mine, mais je suivrai les événements de l'intérieur.

— Comment ça, de l'intérieur ? demanda l'alouette Lulu.

Les yeux du hibou devinrent étranges. Personne ne parlait. Les enfants restaient bouche bée. Enfin l'oiseau de nuit articula d'une voix mate :

— N'ai-je pas su vous avertir du danger alors même que nous étions tous dans la mine de diamant ? Mais vous, vous ne savez rien voir ni entendre, ni la nuit, ni le jour, et vous ne comprenez rien à rien.

Là-dessus, le père Ulu disparut par la cheminée. Fred le nain frissonna en songeant aux singuliers pouvoirs du hibou. Il abrita ses yeux de la main pour les protéger du soleil et bien noter les mouvements du géant. Mina s'approcha de lui, tandis que Ré et Réba entouraient les enfants, qui ne disaient mot. Quant à Ramis, il s'était esquivé discrètement derrière Ulu, sous prétexte qu'il était enrôlé.

Maho le géant se courba jusqu'au niveau du lac et prit dans sa main ouverte une petite quantité d'eau, dont il s'aspergea le visage et le torse.

— Écoutez, dit Fred, nous allons crier tous ensemble à mon signal : Ho ! Maho !

Au signal du nain, onze voix se firent entendre depuis l'observatoire de la mine :

« HO ! MAHO ! »

Mais le géant, qui au même instant avait entrepris de se laver les oreilles en y introduisant ses deux index, qu'il agitait très fort, n'entendit rien. On recommença donc :

« HO ! MAHO ! »

Mais le géant, qui au même instant faisait un terrible gargouillis en se rinçant la bouche,

n'entendit encore rien. On recommença pour la troisième fois :

« HO ! MAHO ! »

Alors le géant tourna la tête vers ceux de la mine et sourit largement. Malgré le contre-jour on vit luire ses dents blanches dans son visage hilare. Puis il leva une main, pointa l'index vers le ciel et, l'agitant de droite à gauche, fit signe que non.

— Que veut-il nous dire ? s'écria Fred.

La petite Miny prit la parole :

— Pourquoi es-tu si ému, Papa, et pourquoi dérangeons-nous Maho ?

— C'est sans doute, dit Fréda, l'aîné des garçons, que Papa et Maman n'aiment pas que le géant se montre tout nu !

— Pour faire sa toilette, objecta Frédu en balançant son petit sifflet d'or, c'est tout de même plus commode que de rester habillé.

— Bien sûr, ajouta Frédé le curieux. Or comme Maho est très grand, plus haut qu'une montagne même, il ne peut pas se déshabiller en cachette dans un coin.

— Évi... demment, fit Frédo qui bégayait un peu, d'un ton mélancolique. Pour Maho il n'y a pas de coin, nulle part. Il est vu de partout, tout le temps !

Seul Frédi le musicien ne parla pas. Il joua simplement sur sa flûte de Pan une petite gamme tendre et narquoise.

— Mais alors, dit Frédé le curieux, on le verra aussi quand il fera pipi !

Réba la chevrette intervint :

— Allons, les enfants, cessez de dire n'importe quoi ! Vous énervez vos parents.

Mais Miny voulait répondre à son frère :

— Non, Frédé, certainement pas. Car Maho ne mange pas et ne boit pas comme nous. Il n'a pas nos besoins. Je le sais puisque j'ai partagé avec lui cette nuit un festin de lune, ajouta-t-elle d'un air mystérieux.

— Appelons encore, ordonna Fred le nain, qui était tout songeur. Mais je ne comprends pas pourquoi il nous a fait « non » de la main.

À son signal, onze voix se firent à nouveau entendre depuis l'observatoire de la mine :

« HO ! MAHO ! »

Parvenue devant l'entrée de son palais du lac, la fée Lihi ordonna à la porte, qui était enchantée, de s'ouvrir. Elle pénétra dans le grand vestibule, gagna rapidement la galerie aux placards pour ranger le balai de sorcière et entrebâilla par erreur, tant elle était émue, la quatrième porte au lieu de la troisième.

Il en surgit aussitôt un grand fantôme blanc, qui se mit à courir en tous sens. Le malheureux Sylvain, qui, au bruit de la fée, approchait d'un air radieux, en resta pétrifié de terreur.

— Ah ! non, s'écria Lihi. Ce n'est vraiment pas le moment ! Rentre immédiatement !

Et, à grands coups de manche à balai, elle réussit à repousser le fantôme dans son placard, qu'elle ferma avec un grand soin.

— Il ne sortira plus ? balbutia Sylvain d'une voix encore toute tremblante.

— Non, n'aie crainte !

Le visage du gnome se rasséra et, chose extraordinaire, on vit même un sourire réjoui s'épanouir sur sa face toute noire.

— *Je l'ai !* s'exclama-t-il.

— *Quand est-il venu ?* demanda la fée à voix basse.

— *À l'instant.*

— *Apporte-la moi tout de suite !*

Sylvain disparut et revint, tenant respectueusement devant lui un coussin de velours rouge sur lequel reposait une baguette bleu ciel avec une étoile éblouissante à son extrémité.

Lihî la prit, non sans de grands égards.

— Maintenant laisse-moi ! dit-elle, et, d'un pas ferme, elle alla vers sa chambre à coucher, la baguette à la main.

Alors la fée Lihî, la bonne marraine des enfants de Fred le nain, redressa fièrement sa tête aux cheveux blancs, elle ouvrit l'une des fenêtres qui donnaient sur le lac, passa sur le balcon. Le géant Maho la dominait de toute son extraordinaire masse, cachant le soleil. La fée leva sa baguette...

« Ho ! Maho ! » appelait-on encore au loin.

Il y eut un éclair blanc. Le soleil aveuglait. Ceux de la mine fermèrent les yeux.

Quand ils les rouvrirent, Maho le géant avait disparu.

# Deuxième partie

## Un monde minuscule



# Chapitre XI

Près de la rive du lac, dans une jolie baie abritée des regards, voguait une petite barque faite de simple roseau tendu de toile imperméable bleue. Elle avançait doucement, poussée par un invisible courant ou encore tirée par quelque mystérieux poisson, dont l'éclat argenté transparaissait parfois à la surface des flots.

Sur le frêle esquif était installé un unique passager : c'était une souris, qui lissait de sa patte ses moustaches mouillées de gouttes d'eau. Elle regardait tout autour d'elle, ouvrant grand ses yeux vifs, avec un étonnement ravi ; et, quand la barque accosta, elle sauta à terre en un bond preste, mais un peu gauche.

Puis elle chemina parmi les herbes et les fleurs, explorant ce minuscule paysage avec une curiosité jamais lassée, se faufilant sous les brindilles, se coulant sous les racines en arceaux, escaladant les petites mottes et dégringolant dans les rigoles, courant toujours ou marchant d'un pas allègre et conquérant.

Bientôt elle tomba en arrêt : devant elle, sur son chemin, se tenait une autre souris aux yeux saillants ; les deux petits trotte-menu s'examinèrent l'un l'autre avec une surprise extrême, ils ne se connaissaient pas et pourtant étaient en tous points semblables.

— Tu es nouveau dans le pays, dit à l'arrivant fraîchement débarqué l'animal habitué des lieux.

Et comme l'autre ne répondait rien, il s'inquiéta :

— Est-ce que tu chichotes, comme nous ? demanda-t-il (car on dit que les souris *chicotent*).

— Oui... non... je ne sais pas encore...

— Tu m'as l'air tout éberlué. Tomberais-tu de la lune ?

— De la lune ? Oui... non... oui, je me rappelle bien la lune, cette nuit.

— Pourquoi ne sais-tu répondre que par oui et non à la fois ? Comment t'appelles-tu ? Moi, je me nomme Mur.

— Mur ?



— Oui, Mur. Je suis le roi des souris des bois, ou des mulots, si tu préfères.

— ... des souris des bois, des mulots ?

— Oui, oui, pourquoi répètes-tu tous mes mots après moi ? Tu ne comprends pas bien le chicotin ? (Le *chicotin* est évidemment la langue des souris des bois.)

— Si, si, je te comprends. Mais tout est tellement extraordinaire pour moi. Il ne faut pas m'en vouloir...

— Mais je ne t'en veux pas du tout, répondit Mur d'un ton cordial. Tu me parais un peu fatigué. Viens avec moi, je vais te conduire vers les miens, qui t'accueilleront très gentiment, sois-en sûr ! Tu pourras te nourrir et te reposer parmi nous aussi longtemps que tu voudras.

Et Mur guida son nouvel ami à travers une forêt d'herbes, dont les cimes effilées se balançaient très haut par-dessus leurs têtes. Ils rencontrèrent bientôt un végétal blanc, élancé, ceint d'un petit anneau et coiffé d'un chapeau si large qu'il pouvait tenir lieu de confortable parasol.

— C'est une coulemelle, expliqua Mur, un champignon que l'on peut très bien manger.

— Manger ? fit l'autre tout étonné. Pourquoi manger un parasol ?

Il allait de découverte en découverte. Ainsi, il s'arrêta émerveillé devant une fourmilière. Le va-et-vient incessant de tous ces animaux à la carapace noire et brillante le fascinait jusqu'au vertige.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Comment « qu'est-ce que c'est » ? s'écria Mur, au comble de l'étonnement. Tu n'as donc jamais vu de fourmis ?

— Des fourmis ? Ce sont des fourmis ? J'imaginai que c'étaient des moutons... d'une espèce inconnue...

Mur regarda son compagnon avec inquiétude : avait-il tout son bon sens, se demandait-il, ou bien était-il fou ?

— Et ces moutons... enfin ces fourmis, pourquoi les voit-on s'agiter sans arrêt ?

— Mais, s'exclama Mur, elles travaillent, ce sont des ouvrières qui amassent des provisions au fond de garde-manger afin de se nourrir et de nourrir leurs petits !

— Elles travaillent ? Voilà un mot que je ne comprends pas bien...

Enfin ils arrivèrent devant la demeure des mulots. C'était une grosse souche, percée d'innombrables galeries qui s'enfonçaient sous la terre en tous sens.

L'accueil des mulots fut des plus chaleureux. On organisa aussitôt une grande tablée pour fêter autour d'un bon repas le nouveau venu. Mais celui-ci déçut ses hôtes par son manque d'appétit. Il n'avait pas faim, disait-il, et ne voulait ni faine, ni gland. Tout juste accepta-t-il une douce noisette parfumée, qu'il grignota longuement, sans qu'on sût très bien s'il l'aimait ou s'il la mangeait par simple politesse.

— Pourquoi habitez-vous sous la terre ? demanda-t-il au bout d'un moment, dans le silence général.

— Nous y sommes obligés, répondit Mur. Car notre vie est menacée en permanence et nous devons pouvoir nous réfugier dès la moindre alerte dans nos abris.

— Menacée ? Mais qui vous menace ?

— Le hibou ! Ulu, le féroce hibou, qui chaque nuit vient attaquer ma famille !

Mur le mulot tremblait d'indignation et d'exaltation mêlées : le souvenir de toutes les alarmes endurées, de toutes les hontes éprouvées sous la terre, tandis qu'on attendait impuissant le départ du prédateur, de toutes les angoisses difficilement dominées, le submergeait tout entier. Mur sentait une sorte de boule se gonfler dans sa gorge. Allait-il se lamenter devant les siens, fondre en larmes amères ? Non, il se ressaisit et, se levant de table, entonna devant l'assemblée le *Chant des Souris des Bois*, qu'il faisait entendre d'ordinaire au plus fort des attaques nocturnes, afin de soutenir le moral de tout un peuple. Chacun écouta dans un silence recueilli l'hymne des humiliés, dont les accents traînants et plaintifs apportaient soulagement et consolation.

Le nouveau venu prêtait l'oreille à tout, observait tout, et ses yeux proéminents reflétaient une curiosité sans bornes. Enfin il s'écria :

— Mais je connais Ulu !

— Comment peux-tu connaître le hibou, toi qui viens d'arriver et ne sais rien de notre pays ? répondit Mur.

— Vous parlez bien d'Ulu, du père Ulu, le vieux hibou ?

— Oui !

— Ulu, qui souvent manigance ses stratagèmes avec Ramis le renard ?

— Tu connais aussi Ramis ? fit Mur ébahi. C'est encore un ennemi des miens, ajouta-t-il d'une voix sombre.

Soudain Mur, le roi des mulots, fit face à son hôte :

— Écoute, qui que tu sois, dis-nous ton nom ! Il ne te sera fait aucun mal et nous te protégerons comme l'un des nôtres.

L'autre plissa les yeux d'un air malicieux. Il réfléchit un instant. Enfin il prit la parole :

— Tout d'abord, Mur, je tiens à vous remercier, toi et tous les mulots. Je n'oublierai jamais de quelle manière vous m'avez accueilli, et si, un jour, je puis vous protéger...

Mur l'écoutait avec une gentillesse mêlée d'indulgence.

— Nous protéger ? dit-il. Tu es l'un de nos frères et tous, nous nous entraïdons.

L'inconnu acquiesça simplement.

— Maintenant, je vais te dire mon nom. Mais je ne crois pas que tu le connaisses.

— Je t'écoute, dit Mur, très attentif.

— Eh bien ! je m'appelle Maho.



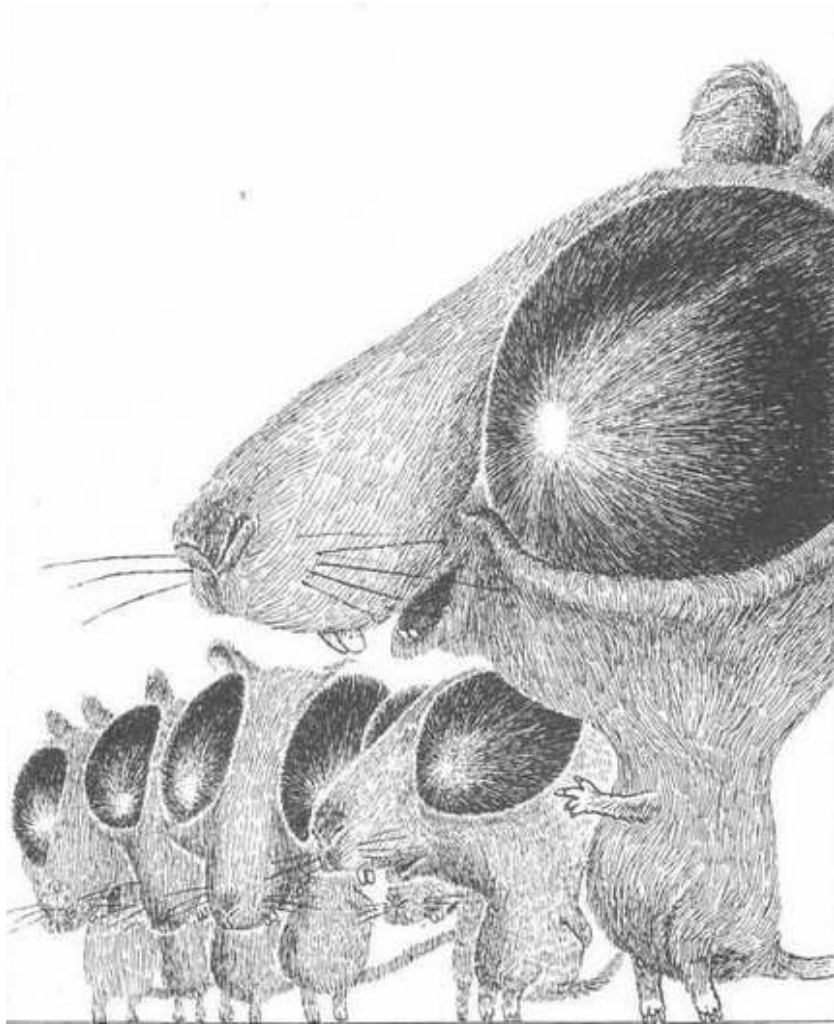
# Chapitre XII

— Maho ? Maho ? répétait Mur, tout songeur. Non, ça ne me dit rien. Mais d'ailleurs Maho, ce n'est pas un nom de souris !

Il y eut un grand silence, pendant lequel chacun médita, ou rêva, ou encore se reposa.

Maho lâcha la noisette à moitié grignotée et déclara :

— Écoutez, Mur et tous les mulots, écoutez-moi bien ! Mon histoire est peu croyable et pourtant, il faut me croire. Votre roi Mur avait raison de penser que j'étais étranger à votre monde. Cependant, depuis hier, je suis au milieu de ce pays et j'en connais la montagne, la forêt et le lac. Mais vous ne m'aviez pas remarqué.



Mur prit une mine incrédule.

— Je suis très étonné, Maho, par tes paroles, dit-il. Si tu étais dans ce pays depuis hier, comme tu l'affirmes, nous le saurions à coup sûr. Nous sommes nombreux, nous allons partout, nous connaissons les endroits les plus secrets, les passages les plus étroits, les retraites les plus cachées, et nous savons nous transmettre les uns aux autres toutes les nouvelles en un instant. Comprends-tu, cela nous est nécessaire face aux dangers qui nous menacent. Comment veux-tu que nous ne t'ayons pas vu, alors qu'un animal plus petit que toi, un hanneton ou un papillon par exemple, ne pourrait être ignoré de nous. En effet, ton histoire est peu croyable.

Tous les mulots, groupés autour de leur roi, dardaient les mille regards de leurs yeux saillants sur Maho, d'un air réprobateur.

Maho reprit :

— Mes amis, écoutez-moi jusqu'au bout, avant de rien conclure. J'étais bien là, et si vous ne m'avez pas vu, ce n'était pas par mégarde ou inadvertance, mais parce que je n'appartenais pas à votre monde minuscule. Avant de venir vers vous, j'étais un géant !

Les mulots hochèrent d'abord la tête. Puis la question fusa de toutes parts : qu'est-ce que c'était, un géant ?

Mur voulut donner des éclaircissements et ainsi rassurer les siens :

— C'est très difficile à expliquer, commença-t-il. Un géant, à ce que je crois savoir, est un être qui vit dans un espace qui n'a pas du tout nos dimensions.

L'exposé débutait mal. Les mulots n'y comprenaient rien.

— Enfin c'est simple ! reprit Mur. Imaginez que vous soyez chacun un géant. Vous apercevez un mouton. Vous vous dites : tiens ! voilà une fourmi...

Les choses se compliquaient. On discuta longuement sans parvenir à comprendre comment il était possible de confondre fourmis et moutons.

Alors Mur, le roi des souris des bois, crut fournir une précision particulièrement éclairante :

— Un géant, dit-il, en voyant une coulemelle croit que c'est un parasol.

L'explication était désastreuse. Pendant un grand moment, ce fut un brouhaha indescriptible, où se mêlaient champignons, fourmis, géants, parasols et moutons. Chacun croyait détenir la vérité et personne n'écoutait personne.

Le roi Mur rétablit enfin le calme.

— Je vois que je me suis mal exprimé, reconnut-il bonnement. D'ailleurs, jusqu'à aujourd'hui, je croyais que les géants n'existaient pas. Pour ma part, je n'en ai jamais vu. Mais, si Maho nous affirme qu'il y en a dans le pays, je suis tout prêt à lui faire confiance.

— Il y en a un seul, fit Maho, et c'est moi !

Le chicotement de tous les mulots reprit de plus belle : Maho est un géant, soit ! Mais alors tous les mulots sont des géants puisqu'ils ressemblent tous à Maho comme des frères.

— Nous nous nommons déjà mulots et souris des bois, s'écrièrent plusieurs d'entre eux, dominant le tumulte. Nous pouvons encore nous appeler géants ! Vive les géants !

Le débat s'embrouillait de plus en plus. Maho se dit qu'il ne parviendrait à rien en exposant son histoire devant tous les mulots assemblés. Aussi pria-t-il Mur de s'écarter avec lui, pour un entretien en tête-à-tête.

— Ni toi, dit Maho, ni les tiens, vous n'avez pu me voir hier et ce matin parce que j'étais trop grand. J'étais plus haut qu'une montagne et je n'aurais moi-même pas eu idée de votre existence, si Miny ne m'avait parlé de vous cette nuit.

Au nom de Miny, les yeux de Mur, le roi des souris des bois, s'animèrent de joie.

— Quelle brave enfant, fit-il, si courageuse et dévouée à ses amis ! Ainsi, tu sais aussi qui est Miny !

— Bien sûr ! Et, lorsque je t'ai rencontré, j'ai été éberlué de voir quelqu'un que je connaissais sans connaître. Cela m'est déjà arrivé, sais-tu, pour tous les habitants de ce pays : Je ne les découvre pas, il me semble au contraire à chaque fois les retrouver !

— Tout ceci est bel et bon, répondit Mur. Mais me diras-tu comment tu peux être à la fois géant et souris, dépasser les montagnes et me ressembler en tous points ?

Maho prit un air pensif et mélancolique.

— Cela vient, je crois, justement de ma taille et de ma masse. J'ai vite senti que, dans ce pays, je gênais, j'encombrais. J'ai pourtant tout fait pour ne rien écraser et me rendre le plus léger possible. Ainsi, cette nuit, j'ai pris un repas de lune particulièrement copieux. Car les rayons de lune ont sur moi, quand j'en absorbe une quantité suffisante, un effet subtil, éthéré... C'est une nourriture de lumière et d'espace. Elle allège, affine, me permet de m'élever et de danser sans peser de tout mon énorme poids. Mais cela n'a pas suffi à me faire accepter...

Et Maho baissa tristement la tête. Mur ne comprenait pas toutes les paroles de son ami, mais il sentait combien son chagrin était profond. Aussi posa-t-il sa patte affectueusement sur l'épaule de l'ancien géant.

— Mais enfin, qu'est il arrivé ? demanda-t-il.

— Eh bien, je me suis grandement trompé, répondit Maho. Je pensais que Fred et Mina, que Ré et Réba, la fée Lihi, Lulu... étaient mes amis. Je riais, je plaisantais avec eux. Or, en vérité, ils voulaient me duper.

— Que veux-tu dire ? fit Mur, que l'émotion gagnait. En quoi as-tu été dupé ?

— J'ai souhaité faire ma toilette au bord du lac. J'avais longtemps voyagé pour venir dans votre pays. Il faisait chaud et il était bon que je me rafraîchisse. Je suis donc allé au bord de l'eau et j'ai commencé mes ablutions, en prenant bien garde à ne pas trop agiter le lac. Je les ai alors entendus m'appeler : sans doute voulaient-ils distraire mon attention, car, au même moment, la fée Lihi a brandi vers moi sa baguette magique, dont j'ai aperçu un instant l'étoile étincelante. J'ai senti une sorte de coup, qui m'a fait perdre l'équilibre et tomber à l'eau, et quand j'ai retrouvé mes esprits, j'étais changé en souris ! Heureusement mon ami Huch le saumon veillait et, me voyant qui me débattais dans le lac, il a tiré jusqu'à moi une barque légère, sur laquelle j'ai pris pied.

Mur garda quelque temps le silence.

— Étrange histoire, murmura-t-il enfin. Écoute, Maho, je connais mal et seulement par ouï-dire tous ceux dont tu me parles, à l'exception de la fille de Fred le nain, Miny, qui est notre meilleure amie. Il faut la retrouver, elle saura nous expliquer ce qui s'est réellement passé. Ne te désole pas ainsi...

— Oh ! n'aie crainte, fit Maho. Je ne me désole pas du tout !

Et il prit un air crâne et enjoué.

— Crois-moi, répéta Mur, le roi des mulots. Miny ne peut tromper personne, ni mentir. Je suis absolument sûr d'elle. Allons tout de suite vers elle !

— Et comment ?

— À cette heure, elle doit être avec les siens dans la maisonnette de la clairière. Je sais le moyen de m'introduire... – ou plutôt, tu entreras toi-même. Je te montrerai le passage secret : c'est un trou de souris, presque invisible, que j'ai creusé à l'angle du plancher.

L'un guidant l'autre, les deux amis cheminèrent en direction de la clairière où se dressait la maisonnette. Ils écoutèrent attentivement les bruits qui venaient de l'intérieur et tinrent en chuchotant un dernier conciliabule. Enfin Mur fit pénétrer l'ancien géant dans la demeure de Fred le nain, de Mina et de leurs enfants.

# Chapitre XIII

Tout le monde était à table, mais personne ne mangeait. L'appétit manquait après le grand événement de la journée, sur lequel chacun s'interrogeait.

— Incompréhensible ! répétait Fred le nain, qui se pressait la tête dans les mains. C'est incompréhensible ! Qui nous dira où est Maho à présent ? Où a-t-il pu disparaître ?

Fred était profondément malheureux. Mina voulut le consoler :

— Rappelle-toi, dit-elle, la manière silencieuse dont il s'est levé de terre, ce matin. À ce moment-là, il tenait Miny sur sa main et a commencé une danse extraordinaire, puisque ses pieds ne touchaient pas le sol. J'en ai fermé les yeux de bonheur. En vérité, je crois que ce géant n'appartenait pas à notre monde. C'était sans doute un esprit et il s'est évanoui comme font les esprits.

Fred ne sembla pas convaincu.

— Que sais-tu des esprits ? demanda-t-il doucement à sa femme.

Mina baissa les paupières. Elle paraissait sourire en elle-même.

— Pose donc cette question à notre fille, fit-elle. C'est la grande amie des feux follets, qui sont les esprits des eaux et des marais. Je l'ai aperçue parfois, la nuit, qui se mêlait à leurs danses.

Fred le nain, étonné, se tourna vers Miny. Mais la petite fille ne prononça pas un mot. Elle regardait fixement sa minuscule assiette et semblait enfoncée dans une bouderie tenace.

Fred secoua la tête avec résignation. « Dès qu'il est question de Maho, pensait-il, on dirait qu'il n'y a plus rien à comprendre. Tout devient incohérent, étranger à notre façon de voir ! Voilà que Mina me parle d'esprits ! Quant à Miny, elle boude sans explication ! »

— Oui, dit-il à haute voix, Maho le géant a vraiment apporté un grand trouble dans notre pays...

— Écoute, Papa, dit Fréda, l'aîné des garçons. Je crois deviner comment Maho a disparu. Souviens-toi de ses paroles, ce matin. Il a dit : « On peut sauter sans retomber. » Et hier, il m'a fait cadeau d'un arc et de flèches.

— Je ne vois pas bien le rapport, fit Fred d'une voix lasse. « C'est toujours la même chose, ajouta-t-il en lui-même. Dès que quelqu'un parle de Maho, il divague, il extravague, tout bon sens le quitte ! »

— Ces flèches sont singulières, répondit Fréda. Lorsque je les lance vers le soleil, au lieu de retomber, elles planent, elles volent, puis échappent à ma vue. Quand nous appelions Maho depuis l'observatoire de la mine, le soleil était en face de nous et nous aveuglait. Peut-être le géant a-t-il fait un saut prodigieux pour ne plus retomber et disparaître à l'horizon ! Nous n'avons pas bien vu.

Cette supposition hardie ne rencontra pas d'écho.

Frédé le curieux, lui, n'écoutait pas. L'oreille collée au somptueux coquillage, don du géant, il semblait rêver.

— Crois-tu que Maho te parlera par le coquillage ? lui demanda Frédu le benjamin.

— Ce n'est pas impossible, dit Frédé sérieusement. J'ai cru entendre tout à l'heure quelques mots très lointains et peu distincts.

Fred le nain leva les yeux et se frappa le front du plat de la main. Ses enfants allaient-ils tous devenir fous ? songeait-il.

Frédi le musicien ne disait rien. Il ne jouait même pas de sa flûte de Pan. Mais il la regardait d'un air mélancolique et la tapotait doucement. Soudain il s'écria d'un air exalté :

— J'irai de par le vaste monde et partout je jouerai de ma flûte. Maho finira par m'entendre et

ainsi, je le retrouverai !

À cette idée, les yeux du petit garçon brillaient de bonheur.

Plongé dans le livre à la reliure rouge et aux images colorées, que lui avait donné le géant, Frédo lisait avidement :

*« Le petit Poucet s'étant approché de l'Ogre lui tira doucement ses bottes, et les mit aussitôt.*

*Les bottes étaient fort grandes et fort larges ; mais comme elles étaient Fées, elles avaient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait, de sorte qu'elles se trouvèrent aussi juste à ses pieds et à ses jambes que si elles avaient été faites pour lui. »*

Frédo leva le nez de son livre et se prit à réfléchir. Puis il demanda à la cantonade :

— Quelqu'un de vous sait-il si les vêtements que le géant a retirés pour faire sa toilette sont toujours au bord du lac ?

Personne ne pouvait répondre.

— Il faudra que j'aie voir, dit alors Frédo, qui semblait méditer un obscur projet.

Frédo examinait son sifflet d'or avec une attention extrême. Il apercevait par la petite fente une minuscule bille qui l'intriguait beaucoup. Il aurait voulu saisir cette bille, la toucher, la palper, car en elle résidait sans doute le secret du sifflet. Mais il avait beau le retourner, le secouer en tous sens, souffler par l'un puis l'autre bout, rien n'y faisait. La mystérieuse bille restait prisonnière.

Quand à Miny, bras croisés, elle boudait.

Soudain elle sentit qu'on la tirait par le bas de sa robe. Elle regarda sous son tabouret et fut bien sur prise de voir Mur, le roi des mulots. Du moins pensait-elle que c'était Mur. Comment Miny aurait-elle pu imaginer que, tapi au ras du sol, avec ses yeux vifs et proéminents, son museau pointu, ses petites oreilles rondes et sa queue lisse, se tenait Maho le géant !

Aussi se pencha-t-elle vers le mulot pour lui dire dans un souffle :

— Je ne peux pas venir avec toi pour le moment, Mur. Je suis préoccupée et j'ai de gros soucis. Peut-être irai-je tous vous voir ce soir, mais maintenant laisse-moi, je te prie.

Le mulot voulut répondre, mais une voix retentit :

— Que cherches-tu sous la table ? demandait Mina à la petite fille.

— Rien, rien, répondit Miny. Je recueillais des miettes de pain pour les porter à Lulu.

Souvent l'enfant réservait ainsi quelques menues provisions pour l'alouette.

Mais de nouveau elle sentit qu'on la tirait par le bas de sa robe. Elle se pencha et vit le mulot qui lui faisait signe de s'approcher, d'un air fort excité.

— Allons, Mur, chuchota-t-elle le plus doucement qu'elle put. Je ne peux pas maintenant m'occuper de toi et de ton petit peuple. Comprends-moi, je suis très inquiète à cause d'un événement qui n'a rien à voir avec ton monde minuscule.

Le mulot voulut répondre, mais de nouveau la voix de Mina se fit entendre :

— Que fabriques-tu encore sous la table ?

— Rien, rien, répondit Miny. Je ramassais un petit morceau de gâteau tombé par terre pour le porter à Lulu.

Souvent l'enfant ajoutait ainsi une friandise aux miettes de pain qu'elle offrait à l'alouette.

Pour la troisième fois, elle sentit qu'on la tirait par le bas de sa robe. Elle se pencha le plus discrètement possible et vit le mulot dans un état d'intense agitation.

— Mur, qu'y a-t-il à la fin ? souffla-t-elle, laissant percer une pointe d'agacement.

Alors le mulot fit cette réponse extraordinaire :

— Je ne suis pas Mur, je suis Maho !

Pour la troisième fois résonna la voix de Mina :

— Me diras-tu à la fin, Miny, ce que tu fais sous la table ?

Cette fois, le ton était impérieux. Et pourtant, il n'y eut pas de réponse. Mina regarda avec inquiétude sous la table. On appela, on chercha. En vain.

Il était clair que Miny, qui était si petite qu'elle passait par le trou d'une souris, avait quitté la maison.



# Chapitre XIV

La fée Lihi, la bonne marraine des enfants de Fred le nain, était assise à songer dans son grand fauteuil aux douces oreilles de velours vert, quand elle entendit tinter la petite cloche argentine que faisaient sonner ses visiteurs au-dessus de la porte d'entrée de son palais.

Elle gagna le balcon de sa chambre et vit Ré et Réba, le couple de chevreuils, qu'accompagnait l'alouette Lulu. Lihi ordonna aussitôt à la porte, qui était enchantée, de s'ouvrir. Puis elle attendit que le gnome Sylvain introduisît ses hôtes.

Mais personne ne vint. Surprise, Lihi alla s'enquérir de ses amis ; elle appela dans le vestibule, passa dans la galerie aux sept placards. Nulle part elle ne vit le gnome, les chevreuils ou l'alouette.

Le palais du lac était très vaste et l'on pouvait aisément s'y égarer. Une journée entière n'aurait pas suffi pour en visiter toutes les salles, tous les recoins, les escaliers, les tours, les caves, les couloirs souterrains, sans parler des oubliettes. La fée elle-même reconnaissait qu'elle n'était jamais allée dans certaines parties du palais et ce n'est pas à son âge qu'elle commence rait une exploration aussi aventureuse.

— Sylvain ! appelait-elle à travers les paliers et les cours. Que fais-tu donc et où es-tu ?

Alors elle entendit au-dessus d'elle le « tireli » bien connu de la jolie Lulu. Elle leva les yeux et finit par distinguer les chevreuils et l'alouette perchés au sommet de la fine tourelle de guet, qui s'élevait vertigineusement dans le ciel.

— Ne connaissant guère votre palais, nous nous sommes perdus, expliqua d'une voix claire Ré le chevreuil quand tout le monde se fut retrouvé. Nous avons eu alors l'idée de grimper le plus haut possible, sur une plate-forme dégagée, pour prendre une vue d'ensemble des lieux et tâcher de nous repérer.

— Je pensais que Sylvain vous guiderait jusqu'à moi. Il s'est institué « gardien » de mon palais.

— Nous ne l'avons vu nulle part, fit Réba la chevrette.

— Ainsi, il a dû partir sans même m'en avertir, s'écria la fée fâchée. Quel malappris ! Qu'il ne compte donc plus sur moi pour lui ouvrir ma porte à toute heure de la nuit ! Je suis vraiment trop bonne !

— Chère Lihi, dit la gentille alouette, cela n'a pas d'importance que le gnome soit là ou non. Nous venions vous parler de la disparition de Maho le géant.

— Je vous écoute, répondit la vieille fée.

— Voilà, commença Ré. Nous étions réunis, comme vous le savez, sur l'observatoire de la mine, redoutant que le géant ne plonge dans le lac, ce qui aurait entraîné une catastrophe.

— C'est pourquoi, poursuivit Lulu, nous avons tous ensemble appelé Maho pour attirer son attention et le détourner de son projet. Nous avons crié « ho ! Maho ! ». C'est Fred le nain qui a eu l'idée de l'appeler ainsi. Peut-être le géant a-t-il mal compris ? Peut-être a-t-il cru à un reproche, comme si nous avions dit méchamment « oh ! Maho ! » d'un ton de remontrance et d'indignation !

— Oui, ajouta Réba la chevrette, nous avons longtemps discuté tous les trois sur les « ho ! » et les « oh ! », qui ne signifient pas la même chose. « Ho ! Maho ! » n'était qu'un innocent signal, sans plus.

On devinait que le chevreuil, la chevrette et l'alouette s'étaient beaucoup tourmentés et s'imaginaient être en partie responsables de la disparition du géant.

La fée Lihi ne put s'empêcher de sourire, bien qu'elle aussi eût le cœur lourd.

— Rassurez-vous ! dit-elle. Maho n'a pas pu discerner de loin si vous lui lanciez un « oh ! » de

blâme ou un « ho ! » d'amical appel. Il aura cru tout simplement à un écho, qui venait de la montagne : « Maho... ho ! Maho... ho ! »

Et la fée pria ses visiteurs de s'installer tout à leur aise sur les moelleux tapis de sa chambre, dont le plus grand représentait un paon à la queue magnifiquement déployée en roue, aux couleurs si belles et si vives qu'on croyait voir un véritable oiseau. Tandis que Ré et Réba s'asseyaient avec timidité et précaution, le chevreuil portant toujours Lulu sur ses doux bois, la vieille fée se laissa choir dans son fauteuil.

— Ce n'est pas vous, mes chers enfants, qui êtes la cause de la disparition du géant. C'est moi qui l'ai transformé en souris d'un coup de baguette magique. En disant cela, Lihi baissait tristement la tête.

Ré fut le premier à répondre :

— Comment est-ce possible ? Nous ne voudrions pas paraître indiscrets, mais pourquoi avez-vous fait cela ?

Ré était un chevreuil plein de droiture, et cette métamorphose du géant en souris ne lui plaisait pas. Il n'osait pas vraiment le dire, mais il trouvait que le procédé était déloyal.

— Mais votre baguette, s'exclama Lulu, n'est pas une vraie baguette magique, puisque c'est Fred qui vous l'a fabriquée avec un petit bâton de coudrier et une étoile de diamant !

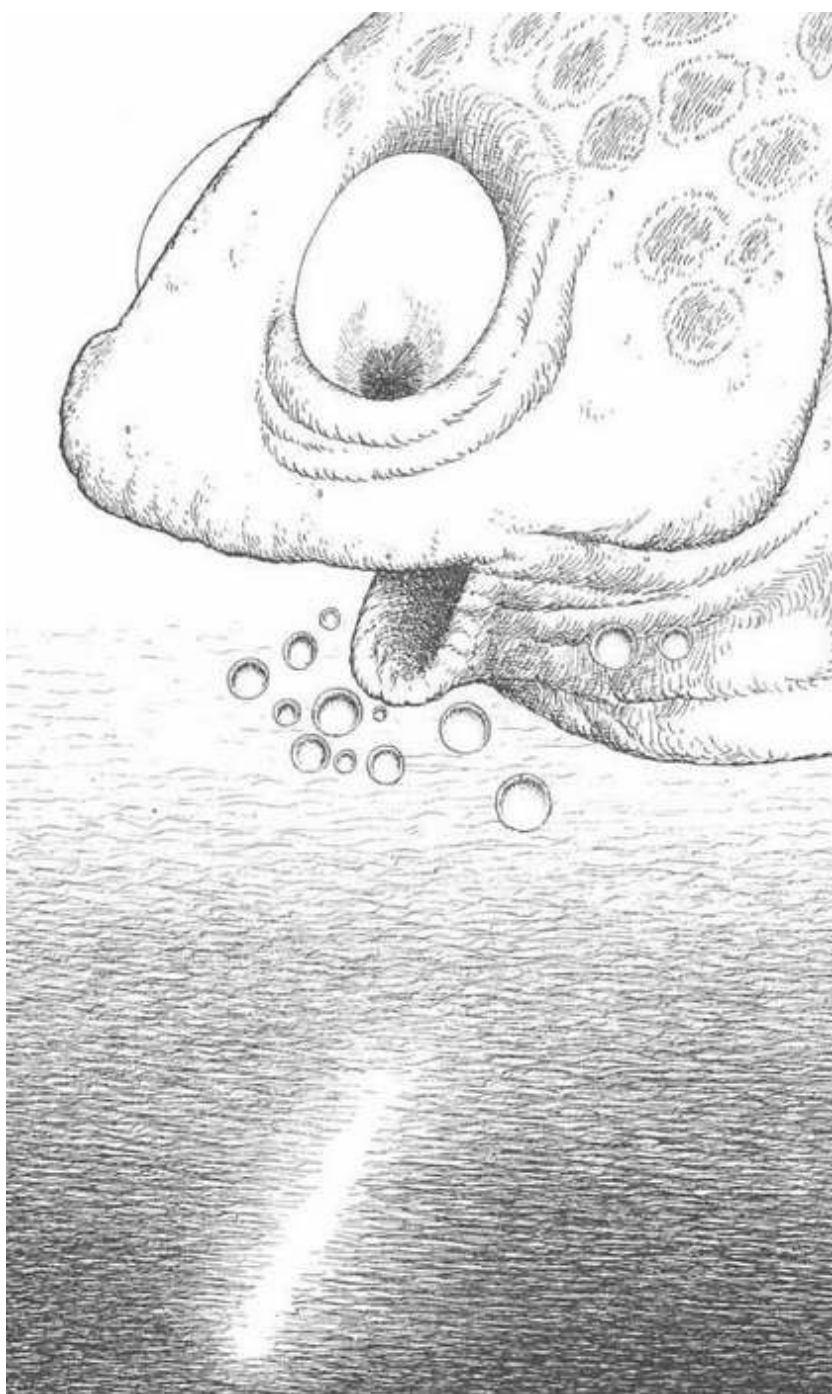
Réba ne disait rien, mais elle était fort songeuse.

— Je vais tout vous expliquer, répondit la vieille fée. Depuis hier, depuis l'arrivée de Maho le géant, j'étais très inquiète pour vous tous que j'aime et pour notre beau pays. Certes Maho était un bon géant, mais ses dimensions extraordinaires faisaient peser une menace permanente sur nous. Il m'appartenait à moi, la fée de ce pays, d'en protéger tous les habitants, et dès cette nuit, j'ai eu l'idée de prier et même de supplier Huch le saumon d'aller me quérir au fond du lac ma baguette magique, jadis perdue après un bal chez la Reine de la Nuit. Je voulais avoir à ma disposition tout mon pouvoir pour faire face à ce danger considérable et inconnu : un géant ! Je dois encore dire que Huch le saumon, qui jamais, au grand jamais, n'avait accepté de me rapporter ma baguette perdue, s'est laissé fléchir cette fois-ci en raison de la circonstance exceptionnelle.

Les fées ne révèlent jamais entièrement leurs secrets et entretiennent même une certaine imprécision autour de leurs actions. Ainsi Lihi ne parlait-elle pas de la visite nocturne du père Ulu, qui avait pourtant été décisive. C'est après l'insistance et les railleries du vieux hibou que Lihi s'était finalement résolue à cette démarche auprès du saumon.

Huch n'avait pas donné son accord de bonne grâce. Il avait longuement tergiversé, accusant même la fée de conduite téméraire et de projet périlleux. Enfin, il lui avait remis la baguette en la conjurant de l'utiliser seulement après mûre réflexion et en toute dernière extrémité.





Enfin Lihî ne mentionnait ni ses rêves de la nuit, qui l'avaient beaucoup troublée sans clarifier le moins du monde ses pensées, ni ses lectures dans la bibliothèque et la découverte de la mystérieuse maxime dans le petit livre rouge.

Ainsi la fée n'avait pas réellement *tout expliqué*.

Cependant elle avoua, d'une voix basse et sourde, la véritable raison de sa tristesse :

— J'ai peur qu'au cours de la transformation, Maho, qui se tenait au bord du lac, n'ait perdu l'équilibre, ne soit tombé à l'eau et qu'un malheur ne soit arrivé...

Cette supposition était évidemment désolante et chacun garda le silence.

Enfin Réba, la jolie chevrette, prit la parole avec une audace qui ne lui était pas habituelle :

— Je trouve, Lihî, que vous avez agi trop vite. Rappelez-vous : c'est Ulu et lui seul qui a jeté l'affolement et l'épouvante, en parlant d'inondations catastrophiques. Or que savait-il exactement ? Rien, puisqu'il se tenait depuis l'aube dans la mine de diamant. C'est encore son caractère hargneux et agressif qui lui faisait voir en Maho un redoutable destructeur. Nous nous sommes laissé influencer par ses cris d'effroi, nous avons cédé à la panique, qui est toujours une très mauvaise conseillère !

— Bien sûr ! renchérit l'alouette Lulu. C'est ce vieux hibou qui est la cause de tout. Maho ne nous avait rien fait, il n'était en rien coupable. Depuis son arrivée, il n'a eu que des paroles gentilles pour chacun de nous et il n'a commis pour tout dégât que l'écrasement d'un très vieux chêne, qu'Ulu appelait son gîte, alors qu'il y en a des centaines de tout pareils. Et puis n'oublions pas que Maho avait fait un voyage long et risqué uniquement pour nous voir et nous apporter son amitié.

— Il est vrai, conclut Ré avec amertume, que nous n'avons pas bien traité ce grand ami et que notre hospitalité a trouvé tout de suite ses limites...

Ces tristes réflexions furent brutalement interrompues par l'entrée inopinée de Frédé le curieux, qu'annonça le fauteuil à oreilles par un petit soubresaut. (Il faut rappeler que les deux battants dorés de la grande porte du palais s'ouvraient toujours sans hésitation, dès qu'un enfant de Fred le nain se présentait.)

— Marraine, Marraine ! disait Frédé, hors d'haleine. J'ai des nouvelles de Maho.

Tous entourèrent le petit garçon, qui tenait son coquillage à la main.

— J'ai entendu dans le coquillage, expliqua-t-il, une voix qui me disait : « Maho est sain et sauf ! Je l'ai porté sur la rive du lac. »

— Mais qui parlait ? demanda Lulu.

— J'ai posé la question. On m'a répondu : « Chut ! Chut ! »

— Es-tu sûr, dit Lihi, que ce n'était pas plutôt : « Huch ! Huch ! » ?

— Peut-être..., fit Frédé. Maintenant, Marraine, prête-moi ta lorgnette magique, qui est dans le deuxième placard de la galerie et qui permet de voir ceux à qui l'on pense.

Lihi donna sa permission, et, quand Frédé regarda dans la lorgnette en pensant très fort à Maho, il poussa un cri :

— Je vois... dit-il, je vois... un monde minuscule : des dizaines, des centaines de souris qui dansent la farandole !



# Chapitre XV

Frédo, qui aimait tant lire dans le superbe livre de contes à la reliure rouge et aux belles images colorées, cadeau du géant, poursuivait imperturbablement son idée.

« Il me faut retrouver l'emplacement exact où se tenait Maho avant sa disparition. Il s'était mis tout nu pour faire sa toilette et avait dû poser ses vêtements non loin. Y sont-ils encore ? »

Frédo longeait la rive du lac, observant les alentours avec le plus grand soin. Enfin il découvrit ce qu'il cherchait. Les habits étaient bien restés là où ils avaient été abandonnés. À la vérité une seule chose intéressait Frédo : c'était la paire d'immenses bottes grises qui avaient appartenu au géant.

« Si je parviens à les enfiler, tout comme le petit Poucet a enfilé les bottes de l'Ogre, je pourrai parcourir en quelques enjambées le pays entier et j'aurai tôt fait de retrouver Maho, qui, lui, ne peut pas être allé bien loin pieds nus. »

Le raisonnement était sans défaut. Mais entrer dans les bottes du géant était une autre affaire.

Elles n'étaient pas allongées sur le sol, comme il l'avait espéré, mais posées debout sur leurs semelles. D'un coup d'œil, Frédo en mesura la vertigineuse hauteur. Il était hors de question pour le petit garçon de se hisser le long de la raide paroi de peau grise jusqu'au sommet de la tige, puis de tenter de se mettre à califourchon sur le revers pour laisser pendre son pied à l'intérieur de la jambe de cuir. L'ascension était beaucoup trop périlleuse et il fallait y renoncer. Il ne fallait pas songer non plus à pousser les bottes pour les faire basculer et tomber de tout leur long. L'entreprise était largement au-dessus des forces du seul Frédo. Même avec l'aide de ses quatre frères, il n'aurait pas pu seulement ébranler ces formidables chaussures.

Le petit garçon s'assit et réfléchit. Sans se décourager, il relut le passage du livre de contes, qui traitait du problème :

*« Les bottes étaient fort grandes et fort larges ; mais comme elles étaient Fées... »*

Frédo leva la tête ; une idée se précisait dans son esprit.

D'un bond il se dressa et s'approcha doucement de l'une des bottes. Puis, tendant la main, il effleura du bout des doigts le cuir épais. À sa vive joie la botte se rapetissa aussitôt et se mit à la mesure de son nouveau possesseur. L'autre, qui ne voulait pas être en reste, fit de même. L'enfant ravi, chaussa sans tarder ces bottes enchantées et voulut faire un premier pas.

Le résultat dépassa tous ses espoirs. Projeté en l'air, il fila comme le vent au-dessus de toute la contrée, laissant loin derrière lui le palais de la fée, la maisonnette, la forêt et la montagne. Il atterrit sans mal aucun dans un paysage inconnu : c'était une morne plaine désolée, qui ne ressemblait à rien. Frédo s'était posé au milieu d'un désert.

Il voulut faire un deuxième pas. Alors l'essor prodigieux et le survol grisant de terres toujours nouvelles recommencèrent. Grâce à ces bottes magiques, la marche devenait une extraordinaire aventure, une conquête de l'espace. Frédo comprenait qu'il allait pouvoir ainsi découvrir le monde. Planant au-dessus de paysages toujours changeants, il avait déjà oublié ses parents et leur modeste maisonnette, sa marraine la vieille fée Lihi, ses frères et sa sœur, et Lulu, et Ré, Réba, Ramis, Ulu, Sylvain. Comme ils étaient loin ! Comme il se sentait libre et ivre de sa force toute neuve ! Il ne pensait même plus à Maho le géant, dont il portait pourtant les bottes.

Soudain il s'aperçut qu'il était au-dessus de la mer.

— La mer ! s'écria-t-il. La mer, que je voulais tant voir ! La voilà ! Comme elle est belle ! Comme le monde est grand !

Il sentit alors qu'il descendait et s'approchait des flots. Son deuxième pas s'achevait et risquait de se terminer au milieu de toute cette eau. Il eut bien peur et se reprocha son imprudente expédition. Heureusement, il aperçut un rivage et tendit le plus possible la jambe pour allonger le pas. Il toucha terre sur une plage de sable fin qu'ombrageaient de longues palmes balancées par le vent.

Oubliant sa frayeur, il voulut faire un troisième pas. Les terres, les monts, les lacs et les rivières défilèrent encore sous ses yeux éblouis. Il parvint enfin au-dessus d'une grande forêt et posa le pied dans une clairière. Là, Frédo vit deux chevaux : l'un était brun et avait une selle d'argent ; l'autre était noir et portait un caparaçon (c'est-à-dire une sorte de housse) d'une belle couleur vermeille. Les deux montures semblaient attendre un cavalier. Le petit garçon était fatigué de sa marche. Il lui vint une envie brutale de retourner vers les siens. Le jour baissait. Que deviendrait-il à la nuit, au sein d'une immense forêt ? Frédo songeait aux loups, qui mangent les enfants égarés.

Il regarda avec attention les deux chevaux. Vaguement, il se rappelait que la fée Lihi, sa bonne marraine, lui avait conté une histoire où il était fait mention de deux chevaux, mais il avait beau se creuser la tête, impossible d'en retrouver le souvenir net ! Il s'approcha des deux beaux coursiers et les flatta de la main. L'un d'eux, il en était sûr, saurait le reconduire vers le lac et le pays de son père, Fred le nain. Mais lequel ?

La selle d'argent ne manquait pas d'élégance et Frédo en caressa le poli. Mais la couleur du caparaçon, cette couleur vermeille, c'est-à-dire d'un beau rouge clair et brillant, le tenta. Il oublia le pelage noir du cheval, qui aurait dû le mettre en garde, et ne vit que cette robe écarlate qui l'enveloppait presque entièrement. Il sauta donc avec légèreté sur son dos...

Une imprudence en entraîne toujours une autre. D'abord Frédo s'était approprié sans autorisation les bottes du géant. Et voilà qu'il enfourchait ce maudit cheval qui allait le conduire droit chez les TERRIBLES ZERLUS ! Et les terribles Zerlus sont infiniment plus redoutables que les Loups les plus féroces qu'on peut rencontrer dans les contes.

Déjà une fumée jaune et sulfureuse envahissait le ciel, tandis que la lumière du soleil s'assombrissait jusqu'à sembler noire. Un vacarme terrifiant, des claquements sourds ou stridents, des mugissements profonds ébranlaient l'air. Frédo courbait la tête sous les coups du tonnerre et fermait les yeux, aveuglé par des éclairs rageurs. Sous lui galopait le cheval en un train effréné. Il jetait parfois un furieux hennissement dans le vent et les orages.

Frédo sentit qu'il *était poursuivi*. Il se tourna pour apercevoir le corps grêle d'un terrible Zerlu, prêt à le saisir... Le petit garçon pressa follement les flancs de sa monture. Il fallait coûte que coûte échapper au Zerlu, qui se rapprochait sans cesse. L'enfant pensait à ses parents. Reverrait-il jamais son pays ? Des larmes lui montèrent aux yeux. Hélas ! il n'y avait plus rien à espérer : Frédo avait beau se coucher sur l'encolure du cheval et creuser les reins, l'ombre du Zerlu était sur lui, le Zerlu allait le toucher, le prendre et...

C'est alors que le garçon, fou de douleur et de terreur, donna un coup de pied formidable dans ses étriers pour échapper à son poursuivant. Encore une fois, la magie des bottes enchantées fit son effet ; il s'arracha de sa monture maudite, s'éleva dans les airs, emporté par ce bond merveilleux qui l'enlevait à l'effroyable cauchemar pour le déposer enfin, après un long vol bienheureux, au bord du lac, non loin du palais tout blanc de la fée Lihi, à la place même qu'il avait quittée quatre pas auparavant.

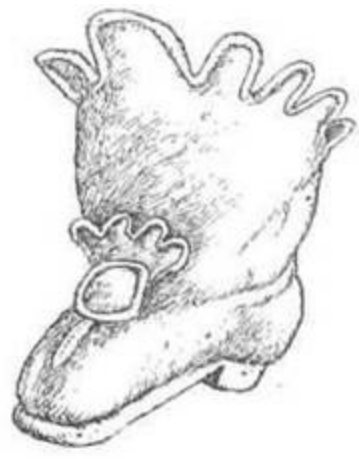


Éperdu de bonheur, Frédo se hâta d'ôter les bottes du géant qui l'avaient conduit en des régions si terrifiantes. Il reconnaissait enfin que son audace l'avait exposé à des dangers inouïs. Jamais il n'oserait raconter à personne son expédition solitaire.

À peine retirées, les bottes prirent leur taille antérieure, conforme aux pieds du géant. Frédo ramassa le petit livre à reliure rouge qu'il avait laissé dans l'herbe.

« Désormais, se promit-il à lui-même d'une voix solennelle, je ne voyagerai plus que dans les contes, en lisant de belles histoires. Le monde réel est trop épouvantable. Je sais maintenant combien sont dangereux les terribles Zerlus ! »

Et, fort de cette sage résolution, le petit garçon prit le chemin de sa maisonnette, en serrant tendrement contre lui le merveilleux livre, cadeau de Maho, son ami.



# Chapitre XVI

La joie de Miny, quand elle retrouva Maho, fut si forte qu'à peine dehors, elle ne put se retenir de l'embrasser. Et comme Mur, qui avait attendu tout près, se joignait à eux, elle l'embrassa aussi, ce qui remplit de confusion le roi des mulots, car il était timide.

Puis la petite fille se plaça entre ses deux amis et, appuyant ses deux mains sur leurs dos, elle courut avec eux, à moitié portée, jusqu'à la demeure des souris des bois.

On reprit haleine au milieu du menu peuple, qui se pressait de toutes parts. Miny ne se lassait pas d'admirer Maho en mulot et elle ne tarda guère à bien le distinguer de Mur, à qui pourtant il ressemblait comme un frère jumeau.

— Et maintenant, déclara-t-elle de sa petite voix claironnante, il nous faut penser aux choses sérieuses.

— Aux choses sérieuses ? répondit Maho. Tout à fait d'accord. Pour commencer, nous allons organiser une immense ronde.

— Mais je parlais de choses vraiment sérieuses ! fit Miny. Nous devons dresser des plans, établir des projets. Tu as été victime d'un odieux stratagème et nous devons tous t'aider à retrouver ta taille de géant.

— Ma chère Miny, dit alors Maho en plissant malicieusement les yeux, tu parles comme une grande personne, alors que tu n'es pas plus haute qu'une pomme de pin. Laisse donc aux grandes personnes leurs « plans », leurs « projets », leurs « stratagèmes ». Ici nous sommes entre nous et nous n'allons pas copier toutes leurs manies. Faisons donc une ronde !

Mur, le roi des mulots, intervint :

— Tu ne connais pas bien Miny, dit-il à Maho. C'est une enfant très raisonnable pour son âge. Elle a même voulu nous apprendre à lire !

En entendant ces mots, Maho éclata d'un grand rire de mulot, qui n'en finissait plus. Il en perdait presque le souffle. Enfin il reprit sa respiration et dit, en riant encore :

— Apprendre à lire à des souris ?

Il pouffa de nouveau.

— Pourquoi ris-tu comme cela ? demanda Miny d'un ton piqué.

— Excuse-moi, je t'en prie, fit Maho entre deux hoquets. Mais maintenant que je ne suis plus un géant, laisse-moi rire tout mon soûl. Au moins, je ne fais plus trembler la terre !

Puis il reprit d'une voix redevenue normale :

— Je ne voulais pas te vexer, dit-il, sentant qu'il avait fait de la peine à la petite « maîtresse ». Je sais que tu aimes beaucoup ta marraine et cela se voit. Tu l'aimes tant que tu l'imites et tu finis par ressembler à une petite fée Lihi en miniature. C'est cela qui m'a fait rire !

— Tu n'aimes donc pas ma marraine ?

— Mais si, au contraire ! Seulement je crois qu'elle est comme sont beaucoup de grandes personnes. Je préfère le monde minuscule des souris, où l'on ne fait pas de grands projets, où l'on ne veut pas tout régler et régenter...

— Tu as bien vite adopté le parti des souris ! fit Miny, toujours boudeuse.

— Mais c'est ton parti, ma jolie, répliqua Maho en prenant avec sa patte la main de la fillette, c'est le parti des petits enfants. Je te l'ai dit hier en arrivant dans votre pays : j'aime la musique, la poésie et les petits enfants. Mais attention ! les enfants ne doivent pas trahir leur camp et passer dans

celui des grandes personnes !

La fille de Fred le nain demanda alors sur un ton grave :

— Que reproches-tu aux grandes personnes ?

Une ombre de tristesse passa sur Maho, légère. Il dit :

— Vois comme ta marraine a agi depuis mon arrivée et tu me comprendras. Elle m'aimait bien, elle me regardait avec sympathie. Mais, comme j'étais un géant, je ne faisais pas partie de son monde et de ses habitudes. Car les grandes personnes n'acceptent que le sûr et le connu : elles aiment répéter et répéter des petites choses toutes fermées sur elles-mêmes comme, par exemple, « un géant est un géant », ou encore « une souris est une souris ». Mais, en vérité, elles ne veulent parmi elles ni géants, ni souris ! Moi, ta marraine trouvait que je n'allais pas dans le paysage. Alors crac ! un coup de baguette magique ! C'était une solution simple pour se débarrasser de moi. Voilà comment sont les « grandes personnes » !

Miny avait compris. Ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Ne pleure pas, dit Maho. Je ne suis pas du tout malheureux, bien au contraire. Auparavant il me fallait une grosse loupe pour te distinguer, maintenant je te vois parfaitement et je sais même à présent que tu as deux petites fossettes lorsque tu souris, ce que je n'avais pas pu remarquer quand j'étais géant.

Miny ne put s'empêcher de sourire, malgré ses larmes, faisant apparaître les deux fossettes. Elle voulut poser une autre question, mais sa lèvre inférieure tremblait un peu. Elle semblait beaucoup hésiter. Maho s'en aperçut et l'encouragea :

— Que veux-tu me dire ? N'aie peur ni de moi, ni de toi-même.

— Est-ce que... balbutia la petite fille, est-ce que mes parents aussi... ?

Elle n'en dit pas plus. Mais Maho l'entendait à demi-mot.

— Ta maman est une merveilleuse maman. Elle est pleine de douceur, de joie et de poésie. Plus tu la connaîtras, plus tu l'aimeras.

— Et... Papa ?

— Ton père est le plus grand musicien de ce pays. Ses chants sont magnifiques et charment le cœur et l'imagination. Et Maho conclut : — Ta maman est toute la poésie et ton papa est toute la musique.

Miny rougit de bonheur.

Maho la tenait déjà par la main ; elle prit la patte de Mur et commença une joyeuse farandole à laquelle s'unirent les uns après les autres tous les mulots. On dansait parmi les herbes et les fleurs, dont les corolles se refermaient doucement dans l'ombre naissante. On gambadait parmi les champignons aux chapeaux en parasols, on trébuchait dans les fourmilières endormies, on se courbait sous les racines en arceaux, avec des grâces minuscules, des élégances de trotte-menu, un charme forestier et ingénu qui tournaient délicieusement dans l'air du soir.

Ensuite se déroulèrent de nombreux jeux d'adresse, de rapidité ou de légèreté, que présida le roi Mur. Miny, les yeux brillants, les joues en feu, regardait tout avec le plus vif intérêt, car Maho inventait sans cesse de nouvelles réjouissances. Ainsi eut lieu une grande partie de saute-souris à laquelle participa la petite fille. On devait sauter au-dessus de douze souris alignées l'une derrière l'autre. La plupart des concurrents perdaient vite l'équilibre et allaient rouler bouler avec des cris aigus de joie. Miny, qui était très souple et savait faire le grand écart, franchit à la perfection les douze dos de mulots l'un après l'autre et fut longuement acclamée.

Elle excella aussi dans un exercice d'équilibre pourtant difficile : il fallait marcher le plus longtemps possible sur une fine branche de noisetier, qui fléchissait et se balançait dangereusement.



Miny triompha grâce à sa légèreté et à son obstination.

Enfin, Mur, le roi des mulots, remit à chacun sa récompense. On partagea faines et glands, qui étaient les prix décernés aux vainqueurs, et de petites palmes vertes furent attribuées aux plus méritants. Miny eut droit à une noisette parfumée et sucrée, et le roi Mur lui-même lui ceignit autour des cheveux une couronne d'herbes et de fleurettes tressées, au milieu des applaudissements. La petite fille souriait à tous, un peu grisée par l'allégresse générale et les senteurs de la nuit, qui montaient du sous-bois. Maho voulut même lui faire faire un tour d'honneur sur son dos, et la minuscule cavalière enfourcha cette menue monture, qui se mit à trotter en rond sous les yeux du petit peuple chicoteur.

— Je t'ai porté sur mon doigt, quand j'étais un géant. Maintenant te voilà sur mon dos. Tu es tout de même plus lourde !

— Laisse-moi descendre, je ne veux pas te fatiguer, répondit Miny au mulot essoufflé. À présent nous allons faire une grande ronde, comme tu l'avais proposé.

Tout le monde se prit par la main ou par la patte, et la petite fille chanta d'une jolie voix claire une mélodie que son père, Fred le nain, lui avait jadis apprise. Et la ronde tourna doucement, et c'était dans les bois une immense fête, où l'on célébrait l'harmonie et la paix entre les géants, les nains et les souris.

C'est alors qu'apparut du cœur de l'obscurité une flammèche dansante, suivie d'une autre et d'une autre encore, et soudain la forêt entière s'illumina de tous les feux follets !

# Chapitre XVII

Une fois de plus, la terreur sauvage vint dévaster le petit peuple des mulots qui, sur un long cri de Mur, s'engouffra en désordre dans les abris. Étonné par l'incursion des feux follets, Maho fut tout de suite séduit par leur entrain, leur légèreté, leur allure libre et joyeuse. Aussi essaya-t-il de s'opposer à la déroute des mulots, afin que la fête pût continuer avec les nouveaux venus.

— Tu ne parviendras pas à les rassurer, lui dit Miny. J'ai déjà tenté de les faire se rencontrer. Mais ce fut peine perdue.



À ce moment, on entendit Mur, le roi des mulots, entonner sous la terre le *Chant des Souris des*

*Bois* pour reconforter les siens pendant l'alerte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Maho.

— C'est le *Chant des Souris des Bois*, expliqua la petite fille. Mur le chante lorsque son peuple est en danger.

— C'est extraordinaire ! fit Maho. Je connais très bien cet air, nous le chantons souvent dans mon pays, mais sur un rythme tout différent. Nous l'appelons le *Chant des Géants*.

Et, comme Mur s'était tu, Maho reprit l'hymne sur un mode allègre et triomphant. Ainsi la même mélodie pouvait exprimer la tristesse impuissante ou l'éclatante jubilation.

L'effet du *Chant des Géants* sur le peuple souriquois fut inattendu. Sortant un à un de leurs retranchements, les mulots se laissaient gagner par l'allégresse et Mur lui-même donna gaiement le signal de fin d'alerte, en émergeant de son refuge.

Les feux follets observaient discrètement la scène à quelque distance. Ils s'étaient immobilisés et semblaient se concerter.

Mur et Maho n'en finissaient plus de s'extasier sur ce chant qui leur était commun, bien que les interprétations, c'est-à-dire les façons de chanter, en fussent si dissemblables. Miny souriait au miracle de la musique, qui tantôt désole, tantôt affermit les cœurs. Elle s'approcha des feux follets :

— Venez, vous autres. Mais soyez sages et ne vous agitez pas tout le temps !

La petite fille fit les présentations. Toute crainte superstitieuse semblait avoir quitté les mulots, dont les yeux saillants brillaient de curiosité. Les feux follets riaient beaucoup, mais ne parlaient pas du tout.

— Sans doute ne savent-ils pas chicoter ? demanda gravement le roi Mur, qui voyait soudain là un obstacle imprévu à l'entente.

Un éclat de rire flamboyant lui répondit. Les feux follets préféraient les mouvements souples ou crépitants de leurs danses à l'agitation des paroles ou au vent des mots.

Miny souhaitait que l'on fit de nouvelles réjouissances pour fêter la jeune amitié des esprits des eaux et des souris des bois, quand on entendit un son lointain dans la forêt : c'étaient des gammes douces et nostalgiques, qui se rapprochaient. Souris et feux follets se tenaient côte à côte dans une attente toute frémissante. Maho dressait l'oreille. Miny écoutait aussi, mais soudain lasse, au milieu de ses amis silencieux, elle sentit le sommeil alourdir ses paupières, et, comme font les petits enfants, elle s'endormit tout d'un coup, laissant aller sa tête couronnée de fleurettes contre le flanc tiède de Mur.

Enfin les sons furent si proches que Maho, abandonnant derrière lui ses compagnons intimidés, s'avança à la rencontre du musicien.

— Frédi ! s'écria-t-il joyeusement. J'avais reconnu ta flûte de Pan !

Frédi s'arrêta, s'agenouilla, regarda le mulot et sourit. Puis il lança avec sa flûte un trille aigu et léger à travers la nuit.

Aussitôt apparurent :

Fréda, ceint de son arc ;

Frédé, qui d'une main portait le superbe coquillage contre son oreille, de l'autre tenait la lorgnette magique de la fée devant ses yeux ;

Frédo, avec son cher livre de contes sous le bras ;

Frédu, son sifflet d'or au doigt ;

enfin, fermant la marche, Fred le nain donnait le bras à la douce Mina et s'éclairait d'une torche.

— Je le vois ! s'exclama Frédé qui avançait en trébuchant un peu, les yeux toujours dans la lorgnette. Il ne devrait plus être loin !

Tout le monde éclata de rire, car la famille entière entourait à présent l'ancien géant.

— Retire donc ta lorgnette, dit Fred le nain. Nous n'en avons plus besoin, maintenant.

Alors Frédé découvrit à son tour, à un pas de lui, Maho.

— Comme... comme il est joli ! s'écria Frédo, que la surprise faisait bégayer.

— C'est vrai, renchérit Frédu, le benjamin. Tu es mieux en souris qu'en géant, Maho. Notre marraine Lihi a eu bien raison de te transformer ! Nous allons pouvoir jouer à des tas de jeux ensemble !

Fréda et Frédé, qui étaient plus grands, restaient muets, gênés par la taille insolite de leur ami.

Alors Fred le nain prit la parole :

— Mon cher Maho, laisse-moi d'abord te dire combien nous sommes contents de te retrouver après beaucoup d'inquiétudes et de recherches ! Est-ce que tu me permets de te prendre sur ma main, comme tu le faisais toi-même avec nous, afin que je puisse mieux te voir ?

L'ancien géant accepta de bonne grâce, en plissant ses yeux malicieux. Il sauta lestement sur la paume que lui tendait Fred.

— Moi qui étais si grand, dit-il en riant, me voilà minuscule ! Mais je ne m'en plains pas...

— Te rappelles-tu, dit à son tour le nain, quand tu m'as découvert dans la Fleur d'Amitié ? J'étais bien chétif alors et tes dimensions me paraissaient fabuleuses. Mais qu'importe la taille ! Que tu sois grand ou petit, j'ai toujours la même amitié pour toi, car cette amitié est née dans ton pays, avant même que nous ne nous connaissions, et elle ne cessera jamais.

Pendant cette conversation, mulots et feux follets s'étaient peu à peu enhardis et ils entouraient maintenant la petite famille de Fred le nain, en se tenant plus près de Mina, qu'ils connaissaient et dont ils n'avaient pas peur.

— Voilà, il me semble, de nouveaux amis ! s'écria Fred en se retournant. Et ils sont les bienvenus, car ils nous apportent la chaleur de leur nombre (et, en disant cela, il regardait amicalement les souris des bois) et aussi leur lumière. (En effet, les feux follets illuminaient si bien la place que Fred put éteindre sa torche.)

— Mais où est notre fille ? demanda alors Mina. Nous ne l'avons pas encore retrouvée.

On se pencha, on chercha. Quelques feux follets gambadèrent jusque vers Mur, qui n'avait pas voulu bouger et n'osait pas même battre des paupières, de peur de déranger la petite dormeuse qui se pressait contre son pelage.

— Elle est très fatiguée par toutes les émotions de la journée... expliqua le roi des mulots, quand toute la famille vint s'agenouiller auprès de lui.

Alors Maho dit, en s'adressant à Frédu, le benjamin des fils de Fred et de Mina :

— Te rappelles-tu comme tu voulais me réveiller avec un sifflet, quand je dormais hier ? Eh bien, le sifflet d'or, que je t'ai donné, a le pouvoir d'éveiller et de rendre aussitôt force et vitalité à celui qui est dans le plus profond sommeil. C'est là le secret de ton sifflet !

Frédu ouvrait des yeux émerveillés. Il porta le sifflet à ses lèvres et lança une jolie roulade, qui ragailardit tous les assistants.

On vit Miny bâiller, étirer ses bras, puis ouvrir des yeux étonnés. Enfin elle sauta sur ses pieds, aussi fraîche et reposée qu'après une longue nuit de sommeil.

— J'ai fait un curieux rêve, déclara-t-elle. Je voyais le père Ulu qui était devenu le Maître de notre pays. Avec Sylvain le gnome et Ramis le renard...

Elle s'interrompit :

— Je ne sais plus, je ne me rappelle plus...

— Ne te fais pas de soucis, lui dit calmement sa maman Mina, en la soulevant de terre. Nous sommes tous ensemble et il ne peut rien nous arriver de fâcheux.

— Et maintenant, annonça Fred le nain, nous allons tous nous rendre au palais du lac, car la fée Lihi nous attend.

« Éclairez bien le chemin, mes amis ! » ajouta-t-il en s'adressant aux feux follets.

# Chapitre XVIII

Un grand cortège se constitua dans la forêt. En tête allaient six feux follets, qui ouvraient la route. Puis venaient Fred et Mina, qui portaient l'un Maho, l'autre Miny, sur la main. De nombreux feux follets se pressaient à leur côté, les encadrant comme des gardes du corps portant flambeaux. Ensuite marchaient l'un derrière l'autre les cinq garçons, par ordre de taille, chacun d'eux étant flanqué de deux feux follets. Frédi modulait sur sa flûte de Pan des mélodies sensibles et charmantes, qui s'envolaient dans les hautes futaies. Parfois Frédé lançait l'appel de sa trompe marine, ou encore Frédu redonnait à tous des forces neuves avec ses vivifiants coups de sifflet. Enfin, séparés des premiers par un intervalle raisonnable, suivait l'immense troupe indistincte des mulots, qui ressemblait à une longue traîne grise glissant sur le sol du sous-bois. Au milieu de son peuple allait Mur, qui s'essayait à fredonner le *Chant des Géants* comme il l'avait entendu de Maho.

On arriva bientôt devant le palais de la fée Lihi, dont la porte, sans doute prévenue, ouvrit largement ses deux battants dorés à la vue de l'impressionnante cohorte qui s'avavançait. On parvint alors sur le seuil de la grande salle des fêtes du palais et là, les premiers s'arrêtèrent, stoppant derrière eux la progression de tous. Il faut dire que le spectacle offert méritait bien une halte.

Au fond de la salle des fêtes, sur une estrade recouverte d'un immense tapis rouge, trônait la fée Lihi en majesté, entourée de Ré et Réba qui, agenouillés un degré plus bas à sa droite et à sa gauche, semblaient figurer la Droiture et la Grâce. Blottie dans son giron (c'est-à-dire sur les genoux de la fée et contre son ventre), dormait l'alouette Lulu, car le petit oiseau du ciel, qui grisollait de l'aube au couchant, ne pouvait rester éveillé dans la nuit.

Frédu, le benjamin des fils de Fred et de Mina, crut bon de lancer un coup de sifflet tonique pour éveiller la jolie dormeuse et ranimer en même temps toutes les énergies mollissantes. Aussitôt commença un délicieux duo, où alternaient les tirelis de la gentille alouette, qui avait vivement ouvert les yeux, et les roulades du sifflet de Frédu, tandis que s'installaient dans la salle les arrivants en un bruyant tohu-bohu. Courant sous les hauts plafonds lambrissés ou gambadant parmi les invités, les feux follets avivaient les lumières d'éclats changeants et hardis, qui animaient tout l'espace d'une joie fantasque et rieuse.

La fée Lihi ouvrit cette séance nocturne en saluant aimablement les uns et les autres. Au son de sa voix, les feux follets, qui connaissaient bien leur fée cessèrent toute agitation et vinrent se ranger autour de l'estrade, en une haie d'honneur.

— Mes bien chers amis, déclara alors d'une voix forte la vieille fée en redressant sa tête aux cheveux blancs, nous voici tous réunis pour remettre un peu d'ordre dans le pays. Je regrette seulement que le père Ulu, le renard Ramis et le gnome Sylvain ne soient pas des nôtres. Lulu a pourtant essayé tout l'après-midi de les retrouver.

— C'est vrai, fit l'alouette. Ulu et Ramis ont quitté la mine de diamant, sans prévenir personne et nous ne savons pas ce qu'ils sont devenus. Quant à Sylvain, il a lui aussi disparu.

Une inquiétude traversa la salle comme un long frisson, car chacun avait de bonnes raisons pour redouter le vieux hibou. Seul Maho ne semblait pas s'en faire et promenait sur toute l'assistance le regard curieux et enjoué de ses yeux saillants.

La fée poursuivit :

— Devant vous tous je reconnais avoir cédé à la précipitation en changeant Maho que voici en souris. Me pardonnes-tu, Maho ?

Le mulot ne disait ni oui ni non.

Lihi regarda attentivement Maho, un peu vexée de ce silence inattendu.

Elle reprit :

— Sais-tu, Maho, que j'ai agi pour ton bien ? Cette transformation a été une épreuve salutaire qui t'a permis d'affermir ton caractère et de développer tes qualités. D'ailleurs cet ouvrage, dit-elle en brandissant un petit livre rouge, possède la clef et l'explication de ton extraordinaire métamorphose.

Et elle lut l'étrange sentence :

« *Plus un géant est petit, plus il est utile ; un géant qui peut passer par le trou d'une souris est un véritable génie.* »

La fée conclut :

— N'ai-je pas bien fait d'obéir à l'injonction du livre et de te transformer en minuscule génie des bois ?

Le mulot ne disait ni oui ni non.

Lihi devint pourpre. Un agacement soudain la faisait trembler. Elle pointa son doigt vers l'ancien géant et s'écria :

— Tu n'es qu'un orgueilleux et un entêté ! Pourquoi ne réponds-tu rien ? Sais-tu bien que, sans ma baguette magique, tu n'aurais jamais connu ce monde minuscule des souris, que nous côtoyons tous sans le voir, tant ces petites bêtes ont médiocre et chétive apparence ? Or c'est en te mêlant à cette gent trotte-menu que tu auras reçu de durables leçons pour ton éducation !



Le mulot ne disait ni oui ni non.

Ré le chevreuil, qui était un être loyal et très réfléchi, se leva et prit la parole :

— Maho a subi certes un préjudice, puisqu'on a porté atteinte à sa grande taille, mais il aurait tort de garder un silence obstiné devant la fée Lihi, qui cherche une réconciliation. Cela dit, je dois faire observer que nul ne l'oblige à parler contre son gré.

Ces propos fort sensés ne faisaient pas beaucoup avancer la discussion. Ils furent d'ailleurs interrompus par un brouhaha qui s'éleva du fond de la salle. C'était Mur, le roi des souris des bois,

qui tempêtait :

— Comment la fée ose-t-elle parler devant mon peuple et son roi de « médiocre et chétive apparence » ? Pourquoi nous traite-t-elle avec un tel dédain ? Est-ce une façon d'accueillir des hôtes en les insultant ?

L'innombrable troupe des mulots avança en grondant et en trépignant. Mur était déchaîné.

— Mauvaise fée ! criait-il. Tu ne sais que transformer les géants en souris et aussi les souris en chevaux ! Pourquoi te permets-tu de modifier ainsi selon ton bon plaisir des êtres qui ont le droit de rester ce qu'ils sont ?

Une houle de fureur enflait le petit peuple. Trop longtemps méprisées, les souris des bois semblaient soudain menacer de tout submerger.

Frédo ouvrit à la dérobée son livre de contes et lut, la tête toute bourdonnante :

*« Sa Marraine la fée alla regarder dans sa souricière, où elle trouva six souris toutes en vie ; elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souricière et à chaque souris qui sortait, elle lui donnait un coup de sa baguette, et la souris était aussitôt changée en un beau cheval... »*

La situation devenait orageuse. Les fils de Fred et de Mina se pressèrent autour de leur bonne marraine qu'ils voulaient protéger. Les feux follets hésitaient : d'un côté ils étaient fidèles à la fée, qui régnait sur les esprits des eaux, de l'autre ils se sentaient solidaires des mulots, leurs nouveaux petits amis, courageux habitants des bois. Aussi gambadaient-ils, incertains, de-ci de-là, ajoutant à la confusion.

Miny observait la scène, depuis la main de sa maman, et se désolait de la mésentente.

— Parle donc ! souffla-t-elle à Maho. Tu vois bien que tout le monde se fâche.

Mais ce fut Fred le nain qui prit la parole de sa belle voix sonore, en s'efforçant de dominer le tumulte :

— Amis ! s'écria-t-il, tandis que Mur entonnait sur un mode vengeur le *Chant des Géants*, amis, ne nous laissons pas aller à la facilité d'une dispute...

— Ce n'est pas une dispute, mais une juste lutte, fit Mur en interrompant son hymne, et nous pouvons ici tout anéantir si nous le voulons.

Fred savait quelle force aurait l'innombrable multitude si elle se déchaînait à travers le palais. Il jeta un regard inquiet vers Mina, qui demeurait parfaitement calme. Le couple de chevreuils se tenait immobile, debout, l'oreille dressée. La fée Lihi, fort lasse et pensive, fermait les yeux d'un air douloureux.

Alors Miny, la petite fille de Fred le nain et de Mina, s'écria :

— Voyons, Mur, cesse donc tout ce tapage ! En voilà assez !

Aussitôt le roi des mulots se tut docilement et tous les siens l'imitèrent.

— Cette nuit est tout à fait bizarre, continua Miny. Il y a quelque chose de trouble et de détraqué parmi nous. Je crois que cela vient de la transformation de Maho en souris. Peut-être voudrais-tu, Marraine, lui rendre sa véritable forme ?

— C'est justement ce que j'allais lui proposer, ma chère enfant, repartit la fée Lihi, si seulement il m'avait parlé et répondu. Je peux tout de suite le retransformer en géant.

C'est à ce moment-là que Maho éclata d'un grand rire de mulot, sans méchanceté :

— Je n'ai pas parlé, parce que je voulais écouter jusqu'au bout. Transforme-moi donc à nouveau, Lihi, puisque tu le veux. Mais laisse-moi m'amuser de toutes tes formules magiques, de tes maximes lues dans des grimoires et même de ta baguette ! J'ai en effet beaucoup appris aujourd'hui et j'y vois



bien plus clair, maintenant.

Soudain Maho demanda :

— Mais au fait, où est-elle donc, cette fameuse baguette magique ?

— Suivez-moi, dit Lihi.

Un petit groupe composé de la fée, de Fred portant Maho, de Mina portant Miny et de Ré portant Lulu, quitta la salle des fêtes et s'engagea dans la galerie aux sept placards. Parvenue devant le septième, la fée s'arrêta :

— Elle est ici, déclara-t-elle, derrière cette porte.

On ouvrit donc le placard. On vit aussitôt le coussin de velours rouge. Cependant la baguette n'y était plus. La fée recula, atterrée :

— Quelqu'un est venu et a volé ma baguette magique ! articula-t-elle avec difficulté. À présent il n'y a plus un seul d'entre nous qui soit en sécurité !

# Chapitre XIX

À peine connue la disparition de la baguette magique, un grand silence s'établit dans la salle des fêtes. Tous, – êtres, esprits et choses –, se sentaient soudain unis et solidaires face au terrible danger. La fée Lihi, dont chacun attendait l'avis, hochait tristement la tête. Enfin elle prononça avec peine quelques mots :

— Je vous dois la vérité : le péril est immense. Tant que la baguette magique reposait au fond du lac, qui s'enfonce, dit-on, jusqu'au centre de la terre, sa puissance ne menaçait rien ni personne et, en fait, la savoir là me rassurait. Cette puissance, vous savez que je l'avais perdue dans ma jeunesse, et il était bien hasardeux à mon âge de devoir l'employer à nouveau !

— Mais alors, demanda Fred le nain, pourquoi avez-vous fait repêcher cette nuit la baguette ? C'était très risqué !

— J'ai eu peur que Maho par sa masse et son poids n'écrase tout le pays.

— Pourquoi n'avez-vous pas réuni le conseil dans la mine et pris l'avis de chacun avant d'agir ? Fred parlait d'un ton sévère. Lihi s'écria :

— Mais il y avait urgence ! J'ai cru que le géant voulait plonger dans le lac !

Ré le chevreuil intervint :

— Nous ne devons pas accabler la fée, qui a cru bien faire, même s'il y a eu maladresse.

— Je ne vous reproche rien, chère Lihi, dit Fred d'une voix adoucie, si ce n'est d'avoir trop le goût du secret. Nous aurions pu discuter tous ensemble !

— Ah ! ce n'est pas si simple d'être une fée, s'ex clama Lihi, la bonne marraine des enfants de Fred le nain. Croyez-vous qu'on puisse tant tergiverser quand le danger est là ? Je ne vous souhaite ni aux uns ni aux autres de jamais posséder une baguette magique ! La responsabilité en est trop lourde !

— Mais que peut-on donc tant faire, quand on possède cette baguette ? demanda l'alouette Lulu.

— Hélas ! tout ! dit la fée.

Cette réponse était effrayante.

Alors Maho prit la parole :

— Je ne suis qu'un simple hôte de votre pays et n'ai pas à vous donner de conseil...

— Parle, Maho ! cria Mur du fond de la salle, tu es l'un des nôtres à présent et nous devons tous nous entraider face à l'épreuve.

— Vous ne devriez pas, poursuivit Maho, perdre trop de temps à débattre pour savoir s'il était judicieux ou non de repêcher cette baguette et de me transformer en souris ! Car cette baguette, elle se promène en ce moment...

— Comment savoir où elle est ? demanda Fred le nain à haute voix.

— Moi... moi, je sais, fit Frédo, qui serrait toujours contre lui le beau livre de contes.

Mina, sa maman, l'interrogea :

— Que sais-tu ?

Le petit garçon réfléchit un instant, puis fit cette stupéfiante déclaration :

— Ceux qui ont volé la baguette, ce sont sûrement les TERRIBLES ZERLUS !

Il était difficile de provoquer plus de surprise et d'épouvante. Ces Zerlus, auxquels chacun s'efforçait de ne jamais penser, voilà qu'ils pouvaient être les maîtres de la baguette !!!

— Alors c'en est fait de nous et de notre pays, dit la vieille fée. Nous tous, êtres, esprits et choses, lac, forêt, montagne, nous sommes tous perdus...

Réba, la chevrette au clair pelage, proposa une idée neuve :

— Frédé a bien su retrouver Maho grâce à la lorgnette. Il n'y a qu'à regarder dedans en pensant fortement à la baguette volée !

Maho applaudit :

— Bravo, Réba ! Voilà une piste très intéressante.

— Tireli ! Tireli ! Bravo Réba ! Bravo Frédé ! s'écria Lulu en voletant de l'un à l'autre.

On se tourna vers Frédé, qui avait déjà les yeux plongés dans la lorgnette.

— Alors ? demanda-t-on de toutes parts. Que vois-tu ?

— Rien, répondit le petit curieux. Mais vous me gênez. Je n'arrive pas à bien penser à la baguette.

— Fais un effort, dit Fred le nain d'un ton nerveux, concentre-toi !

— Papa, je préfère que tu regardes toi-même, je n'y arrive pas.

Fred prit la lorgnette et fit un effort si terrible pour penser à la baguette magique que son visage grimaça d'étrange façon.

— J'avoue que je ne vois rien non plus, dit-il au bout d'un moment. Vous devriez essayer vous-même, Lihi.

— Je n'ai plus la vue assez bonne, dit la vieille fée en secouant la tête. Donne-la plutôt à Mina. Elle est très perspicace.

Mina ajusta la lorgnette devant ses yeux et annonça aussitôt :

— Je vois dans la nuit une hutte de branchages... et à l'intérieur je vois le gnome Sylvain, qui se tord par terre, comme s'il souffrait ou gémissait. Et puis je vois le hibou, le père Ulu, qui tient dans ses serres la baguette volée !

— C'est donc Ulu ! s'écria la fée.

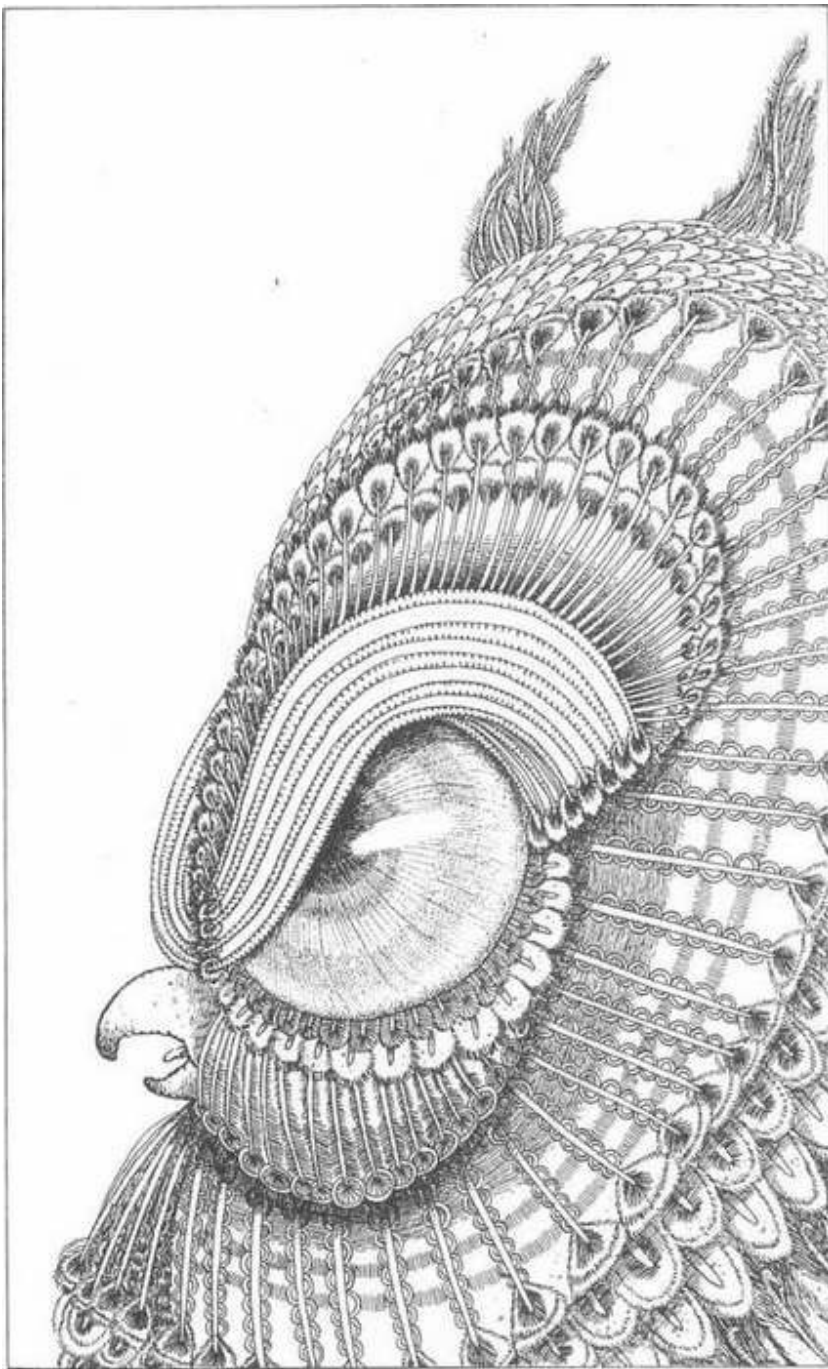
— Ulu ! reprit Fred avec indignation. Il faut tout de suite dresser un plan d'action...

Alors Maho prit à nouveau la parole :

— Écoutez-moi ! Si Ulu a la baguette, il ne s'en laissera pas déposséder facilement par l'un de vous. Il a dû prévoir des parades. Il se tient certainement sur la défensive et n'hésitera pas à user de toute sa puissance. La seule façon d'avoir raison de lui est de le surprendre par un côté dont il ne redoute rien.

— Explique-toi, Maho, fit Fred le nain.

— Ce sont les mulots qui doivent reconquérir la baguette, s'écria Maho avec force. D'eux Ulu n'a pas peur, puisque les mulots sont ses habituelles victimes. Mais les mulots tous ensemble, aidés de leurs amis les feux follets, peuvent contraindre le hibou à rendre ce qu'il a volé !



Mur accourut vers Maho et l'embrassa :

— C'est entendu, s'exclama-t-il. Allons-y, tous les mulots !

— Je viens bien sûr avec vous, dit Maho.

— Merci ! fit Mur simplement.

Et il cria d'une voix aiguë :

— À moi tous les mulots et tous les feux follets ! allons-y !

Puis il entonna avec Maho le *Chant des Géants*.

Que se passait-il pendant ce temps dans la hutte de Sylvain ?

— Je veux retourner chez Lihi, ma maîtresse, gémissait le gnome, et tout lui avouer. C'est vous, père Ulu, qui m'avez fait voler la baguette magique contre ma volonté !

— Tais-toi, misérable, sifflait le vieux hibou d'une voix menaçante, ou bien je vais avec cette baguette te transformer en ver de terre et te dévorer tout vif !

— Pitié ! Ah ! grâce ! hurlait le gnome au comble de la terreur.

— Je t'épargnerai, si tu m'obéis comme un vil esclave. À présent je suis le Maître du Monde et je veux anéantir tous mes ennemis !

Et l'oiseau de nuit brandissait triomphalement la baguette magique, dont l'étoile de diamant scintillait dans un rayon de lune.

Était-ce une douce brise qui agitait soudain d'une infime houle les prés et les clairières ? Ou bien un monde minuscule s'animait-il, éveillant la nuit d'un piétinement innombrable, de mille froissements d'herbes et de fleurs, du chuchotement infini d'un petit peuple en marche ? Et, cavalcadant alentour, n'étaient-ce pas, insaisissables et capricieux, les feux follets qui surgissaient de rien, qui éclairaient de lueurs fugitives rochers et buissons, qui disparaissaient pour reparaître plus loin, joyeux et dévastateurs, en troupe fantasque ? Quelle course ! Quel grand frisson dans le pays ! Et comme on se sentait fort et uni à trotter ainsi épaule contre épaule, patte contre patte ! Mur et Maho allaient en tête, si semblables entre eux que nul (hormis la petite fille de Fred et de Mina) n'aurait pu dire qui était l'ancien géant et qui était le roi des souris des bois.

L'invasion de la hutte du gnome se fit sans bruit de tous les côtés à la fois. Par le sol et par le toit, par la porte et par la fenêtre, l'immense troupe des mulots investit tout, submergea tout, bientôt rejoints par les feux follets, qui tous ensemble jetèrent dans la cabane une lumière de brasier.

Sylvain, face contre terre, la tête couverte de ses bras, ne bougeait plus, tant il était terrifié. Mais le vieux hibou, du haut de son perchoir élevé, voulut d'abord ricaner à la vue de ces piètres attaquants. Il fit bouffer d'effrayante façon ses huppées et ses aigrettes et lança avec mépris :

— Que vient faire ici cette vermine ? Balaie-moi toutes ces bestioles hors d'ici, Sylvain, avant que je n'en fasse mon souper !

Le gnome ne bougea pas. Quelques flammes dansantes vinrent vibrer et crépiter si près des yeux du hibou, qu'il dut cligner plusieurs fois.

Alors Mur (à moins que ce ne fût Maho, qui sait ?) s'écria :

— Ulu, tu es encerclé et il n'y a plus d'issue pour toi. Rends-nous la baguette magique que tu as volée !

Le hibou se contenta de rire (ce qui lui arrivait très rarement).

— Ulu, reprit Mur (c'était bien Mur), tu as assez tourmenté mon peuple. Prends garde que nous ne tenions notre revanche ! Rends la baguette !

Et la horde des mulots se resserra autour du prédateur.

— Arrière, imbéciles !

Le hibou leva la baguette. Aussitôt les feux follets vinrent l'enfermer dans une cage de flammes vivantes. Aveuglé par la clarté trop forte, les plumes roussies et fumantes, Ulu était prisonnier. Mais il avait toujours la baguette. Fou de rage, il hurla :

« SOYEZ TOUS CHANGÉS EN CENDRES ! »

Et il abaissa la baguette magique.

Mais rien ne se produisit.

Vaincu, le hibou se laissa conduire dans sa cage de feu jusqu'au palais de la fée Lihi.

# Chapitre XX

Le retour fut triomphal et la joie immense dans la salle des fêtes du palais. Le gnome Sylvain se jeta aux pieds de la fée Lihi en racontant comment Ulu, averti par sa science mystérieuse, l'avait contraint à ouvrir le septième placard pour y dérober la baguette magique.

— Mais comment est-il entré dans le palais ? demanda Lihi.

— Par l'entremise de Ramis le renard, qui a réussi, avec ses belles paroles hypocrites, à faire s'ouvrir la grande porte dorée !

L'aube commençait à poindre aux hautes fenêtres de la salle. Bientôt cette nuit si agitée allait faire place au jour.

— Dépêchez-vous de reprendre la baguette au hibou, s'écria Miny de sa voix claire, car les feux follets vont disparaître avec la lumière du matin et Ulu sera libre !

Le vieil oiseau de nuit gardait les paupières closes dans une attitude triste et digne. Il ouvrit un œil.

— Voici la baguette, dit-il simplement.

Fred le nain la prit, l'examina un instant et poussa un cri :

— Mais c'est celle que j'ai fabriquée ! C'est la fausse baguette ! Je la reconnais très bien !

La stupeur était générale. Personne n'y comprenait plus rien. Sylvain lui-même ouvrait la bouche et les yeux tout grands. Quant au hibou, il murmurait : « J'ai été joué ! »

C'est à ce moment qu'un souple personnage entra furtivement dans la salle et se glissa d'un pas rapide jusqu'auprès de la fée, qu'il salua avec une extrême courtoisie. Tout le monde reconnut Ramis le renard.

— Je dois faire devant la compagnie, déclara-t-il, quelques révélations d'une rare importance. J'ai eu tout naturellement vent des projets du père Ulu, des projets... euh... que je n'ose qualifier, mais qui étaient pour le moins indéliçats...

— Moins de phrases, Ramis ! coupa sèchement Lihi. Dis-nous l'essentiel !

— J'y viens, fit le renard. Quand j'ai donc su quel forfait abominable s'apprêtait à commettre le hibou, j'ai eu l'idée de substituer à la vraie baguette celle si joliment fabriquée par Fred. Pour cela j'ai détourné un instant l'attention de Sylvain, ce qui me fut facile. Ainsi nous n'avions plus rien à redouter des machinations du vieux sorcier.

— Bien, bien, dit Lihi, qui comprenait l'affaire à merveille. Car elle savait depuis longtemps que Ramis se méfiait sans cesse du père Ulu. — Et la vraie baguette, qu'en as-tu fait ?

— Eh bien ! quand j'ai compris à quel point cette baguette pouvait être dangereuse, répondit Ramis en inclinant son fin museau de droite et de gauche avec coquetterie, je l'ai lancée du haut du balcon du palais dans le lac...

Ce ne fut qu'un cri de tous :

— Dans le lac !

Ainsi la vraie baguette était perdue. Maho resterait à jamais un mulot. Miny se précipita vers l'ancien géant et lui dit rapidement, à voix basse :

— Viens avec moi ! Le jour se lève !

Ils coururent joyeusement l'un à côté de l'autre sur la rive du lac. Finie, l'interminable nuit ! Le soleil levant rosissait les cimes des montagnes, un air vif et frais faisait chanter toutes les cascates qui dévalaient les pentes herbeuses ; Miny et Maho se sentaient libres et heureux. Ils bavardaient et

riaient tout le temps.

— À propos, Maho, demanda la petite fille, pourquoi as-tu fait « non » de la tête quand nous t'avons tous crié hier depuis l'observatoire de la mine « Ho ! Maho ! » ?

Le mulot éclata de rire :

— J'avais cru que vous me disiez : « À l'eau, Maho ! » Et je n'avais aucune envie de me mettre à l'eau. Je savais bien que j'aurais tout inondé.

Miny passa gentiment son bras autour du cou du mulot :

— Ainsi vraiment tout le monde s'est bien trompé, hier ! Oh ! regarde là-haut !

C'était l'alouette Lulu qui montait dans le ciel pour saluer l'apparition du soleil.

« Tireli ! Tireli ! » entendit-on à travers tout le pays.

Marchant et musardant, Maho et Miny parvinrent à l'endroit où le géant avait déposé la veille ses habits. Ils s'étonnèrent de la hauteur prodigieuse des bottes.

— Vraiment, fit Maho, j'aime beaucoup mieux ma taille minuscule. Il est bien plus utile d'être petit que grand. On voit tellement mieux le détail des choses.

Miny lui répondit :

— Tu parles comme le petit livre rouge de ma marraine !

Ils éclatèrent encore de rire, tous les deux.

À présent le soleil sonnait en fanfare à travers le pays. Maho, avant de s'éloigner, voulut effleurer le cuir grossier de ses anciennes bottes.

À peine eut-il touché la botte qu'il grandit, grandit, grandit, jusqu'à retrouver sa taille de géant ! Car ces bottes enchantées se rapetissaient pour les petits, mais redonnaient leurs dimensions aux grands.

— Miny ! s'écria Maho d'une voix déchirante, en jetant les yeux tout autour de lui. Où es-tu, Miny ?

Et des larmes roulèrent sur ses joues de géant.

Il n'eut plus qu'à s'habiller avec d'innombrables précautions et à fouiller et retourner ses poches, à la recherche de la loupe. Enfin il se pencha et découvrit la minuscule petite fille qu'il prit sur la paume de sa main :

— Miny, demanda-t-il tristement, est-ce que tu m'en veux d'être redevenu ce que je suis ?

— Pas du tout, Maho, pas du tout ! Et tu ne dois pas pleurer comme cela ! Je t'ai montré mon petit monde. À toi maintenant de m'emmener vers ton pays !

— Cela, je te le promets, jura solennellement Maho le géant.

Et puis Maho dit encore :

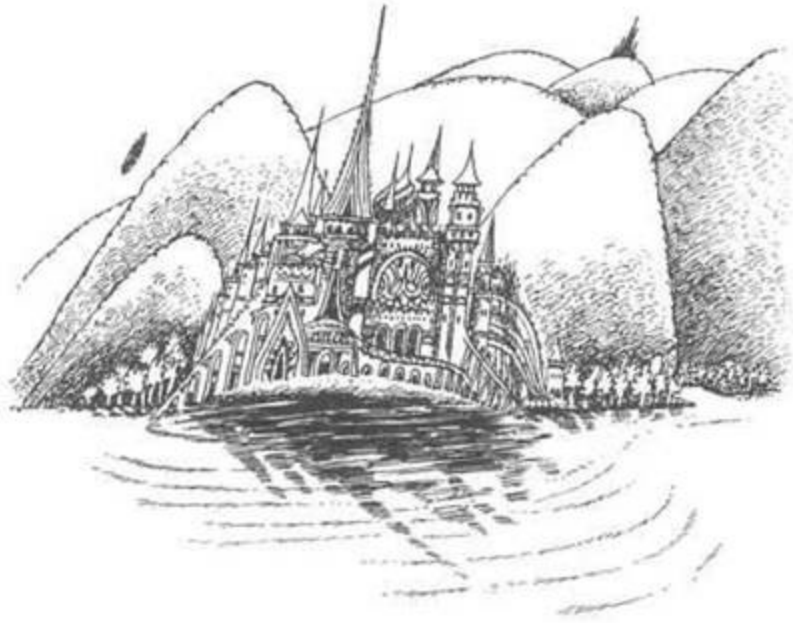
— Regarde le palais de ta marraine Lihi !

La petite fille abrita ses yeux avec sa main et vit... tous les siens assemblés sur le balcon de la fée. Il y avait la douce Mina, et tous les garçons réunis autour d'elle et de leur bonne marraine, et Ré et Réba, et Ramis le renard, et Sylvain le gnome, et même le vieux père Ulu, à qui Lihi avait une fois de plus pardonné ses méchancetés. Il y avait même Mur et son petit peuple, qui dardaient leurs yeux saillants. Seuls les feux follets s'en étaient allés au point du jour. Tous observaient la taille prodigieuse de Maho le géant, debout sur la rive du lac.

Et Fred le nain ? Où était Fred le nain ?

Il était monté sur la fine tourelle de guet, qui s'élevait au-dessus de tout le palais. L'alouette Lulu l'aperçut et vola jusqu'au balcon, afin de prévenir les autres : le nain allait chanter !

Alors la voix profonde et harmonieuse de Fred s'éleva sur la contrée. Tout se dorait d'allégresse dans le jour flamboyant. Et le chant merveilleux du nain portait la joie et la poésie dans les cœurs.



FIN

